

Nouvelles de l'avenue de Cour

Atelier d'écriture 2012-2013

HEP Vaud

Tokaido	4
Florence Quinche	
Picturae memoria	11
Michaël Claude	
La mer reprend toujours ce qu'elle donne.....	17
James Dettwiler	
Le goût des confitures.....	27
Ruth Samin	
Huîtres closes	33
Nathan Dupertuis	

réalisatrice de l'atelier : Sylvie Poza, sp@alchimieduverbe.ch

Tokaido¹

Florence Quinche

Ma chemise collait à la peau. La sueur glissait sur mes tempes. A coups de bêche je creusais une terre sèche qui volait en poussière. Tout le quartier était silencieux. Seuls quelques moineaux se chamaillaient dans le feuillage de la haie. D'immenses bambous séparaient le jardin de la rue et le protégeaient du soleil de l'après-midi. Au fond du jardin, une petite table de métal rouge sous un pin, deux chaises en rotin devenues grises, quelques sacs de terreau et un arrosoir.

Les vacances d'été se terminaient. L'année académique reprendrait dans quelques jours. Je me réjouissais de retrouver les étudiants, mais quand je repensais à mes collègues, mon front se plissait, je ressentais comme un écrasement, mes poumons semblaient se resserrer. Ce serait ma dix-neuvième rentrée à la fac de biologie de T. L'enthousiasme que j'avais lors de mes études et du début de ma carrière semblait enfoui dans une lointaine époque, un souvenir de plus en plus flou, presque déjà l'histoire d'un autre.

Je m'accroupis et saisis délicatement le tronc du petit érable rouge. L'inclinai, secouai la motte de terre et détachai avec précautions le treillis de jute qui collait encore aux racines humides. Je glissai mes doigts dans les filaments enchevêtrés : les séparer sans les briser. Puis trempai la motte dans une petite bassine de métal. L'eau se noircit, les racines redevinrent claires et souples. J'écartai la terre, y déposai délicatement le petit arbre et recouvrit les filaments. Je comblai le trou avec les restes de terre mélangés au terreau noir que je venais d'acheter. Le jardin avait dû, il y a très longtemps, être sur une rive, peut-être même une plage. Dès qu'on creusait le sol, apparaissait à quelques dizaines de centimètres un sable ocre, émaillé de pointes luisantes de mica. Avec le plat de sa pelle, je tassais le petit monticule sombre lorsqu'une sonnerie traversa le jardin. Je me relevai, hésitai et attendis un instant. Je lâchai sa pelle sur le sol, reculai de quelques pas et contemplai l'arbuste avec satisfaction. A chaque nouvelle plante, c'est comme si la famille s'agrandissait. Un nouvel être qu'on verrait grandir, se déployer. Le feuillage

¹ La route reliant Tokyo à Kyôto, la nouvelle et l'ancienne capitale.

rouge vif du petit arbre se découpait sur le gris des hautes herbes presque sèches. Je n'aimais pas le téléphone. La sonnerie retentit à nouveau, à peine atténuée par la distance. Lentement je me décidai à répondre, essuyai mes mains sur mon pantalon et traversai la petite terrasse de béton fissurée par la mousse et les fougères. Je fis coulisser la moustiquaire pour entrer dans le salon. Le petit pavillon était frais et sombre, un ventilateur nonchalant ronronnait au plafond. Le téléphone résonnait d'un son grêle sur la petite table laquée jonchée de livres. Je saisis le combiné d'une main encore humide.

–Monsieur Yoshimada ? Une voix de femme. Inconnue.

–Oui, c'est bien moi. Qui est-ce ?

–Hôpital de Maizuru, Kyôto, Kaiya Inata, interniste du service des urgences, votre père vient d'avoir une attaque cet après-midi, probablement une AVC. On ignore encore le pronostic, mais c'est sérieux.

–Mais..est-ce que ..?

–Non, il ne peut pas vous parler, il est encore inconscient. Nous ne savons pas si nous pourrions le réanimer.

–l'adresse de l'hôpital ?

Je m'agenouillai devant la petite table, saisis un crayon et l'inscrivit machinalement sur la couverture d'un des livres.

En arrivant dans le hall principal de la gare, essoufflé, je posai mon sac à dos, un sac de toile verte qui m'avait accompagné dans tant de courses en montagne. L'immense panneau numérique affichait les trains en partance. Le prochain Shinkansen pour Kyôto, voie 9. Je dépliai mon billet, voiture 14. J'y serai vers 21h. Soudain une rumeur, comme un grondement. Puis de multiples petites déflagrations projetèrent de minuscules éclats de verre en tous sens. La foule de voyageurs surgit de la gare et se précipita vers la rue, des écoliers se protégèrent la tête avec leur cartable. Un agent de sécurité se mit à gesticuler et tenta d'orienter la foule.

Je remontai ma veste pour protéger ma tête, me recroquevillai. Les vibrations du sol s'amplifièrent. Les hauts parleurs de la gare diffusaient des messages d'évacuation.. Restez calme. Dirigez-vous vers les sorties !

Dans la rue, des milliers d'éclats de verre jonchaient le sol trempé, luisaient sur le goudron noir. Des centaines de voitures immobilisées dans un immense embouteillage ronronnaient bruyamment. En attente. Puis la chaussée se tordit, et par endroits éclata. De longues déchirures apparurent. Une fumée sombre surgit du bitume. La croûte de civilisation éclate, les lignes blanches et jaunes tracées sur le sol se tordent. Un groupe d'écoliers chahute sous le porche de la gare, leur enseignante peine à les calmer. Les secousses redoublent. Les centaines de

passagers se faufilent à travers le chantier puis déferlent sur la place de la gare, se faufilent entre les voitures. Un mélange d'hommes et de machines tous immobiles retenant leur souffle, comme pour ne pas irriter davantage la terre en colère.

Les unes après les autres, les enseignes éclatantes s'éteignent. Les scintillements électriques font place à des façades grises aux yeux crevés. La ville est étonnamment calme.. Une fine poussière flotte dans l'air.

Je secoue ma veste, la frotte pour en faire tomber les morceaux de plâtre et de verre. Aucun train ne partira ce soir. Je m'approche d'un des taxis bloqués dans l'embouteillage. Le chauffeur accroupi le dos contre la portière fume une cigarette, les yeux mi-clos.

-Eh, eh ! vous pouvez me conduire à Kyôto ?

Il sursaute, me regarde les yeux écarquillés.

-A Kyoto, maintenant ? Vraiment ?

On ne peut même pas sortir du quartier ! Vous voyez bien !

Il s'était levé, épousseta son pantalon et écrasa sa cigarette dans les gravats : me regarda brièvement en soulevant sa casquette.

-Et puis..ça vous coûterait une fortune.

Devant mon air dépité, il me tendit son paquet. Machinalement j'en pris une. Des années que je n'avais pas fumé des Seven Star. Cela remontait à mon premier job d'étudiant dans une usine de papier près de Fuji. Devant l'entrepôt glanant quelques bribes de soleil hivernal. Instants furtifs à se nourrir des éclats de couleurs. L'orée de forêt de l'autre côté de la route. On apercevait quelques fois des oiseaux de proie tournoyant au dessus des grands pins. J'avalai une bouffée âcre, grimaçant. La rumeur de la ville reprenait peu à peu.

-Allez voir du côté des motos-taxis, là-bas ..

Il montra du doigt l'entrée sous-terrain de la gare.

-Vous trouverez peut-être un aventurier qui sera tenté par le voyage !

Bonne chance !

Je m'agrippai à sa veste de cuir. Le dos appuyé contre le sac sanglé sur le porte-bagage. C'était une africa twin, un vieux modèle des années 80. On n'en voyait presque plus en ville. Pas très confortable, ni très rapide. Rien à voir avec les scooters rutilants que l'on faisait aujourd'hui. Nous n'avions échangé que quelques mots. A peine négocié le prix. Ca tombait bien, il devait retourner à Osaka demain. Kyôto était sur sa route, il était aussi pressé que moi.

J'attachai le casque élimé et trop grand. Cinq ou six heures certainement, mais ça dépendrait du trafic, certaines routes devaient être bloquées. On y arriverait durant la nuit. Mon chauffeur se frayait un passage entre les véhicules arrêtés,

avançant par à coups. J'admirai sa dextérité. Le pont Nihonbashi puis vers l'autoroute de l'Est. La circulation était de plus en plus dense. Les carrosseries se frôlaient. Je sentais le souffle chaud des véhicules contre mes jambes. L'impression de faire partie d'un immense animal de métal aux multiples membres, remuants et suants. D'un geste de la main, il m'indiqua une direction. Nous évitions l'autoroute, il se faufila entre les véhicules arrêtés. Se déhancha pour éviter un 4x4 aux vitres teintées. Je m'agrippai aux poignées du porte bagage. Après plus d'une heure de gymkhana nous voilà sur la nationale Kokudo Ishido.

Le bruit de la ville s'est estompé. La route file, lisse et rectiligne. Le vent frappe mon casque, nous allons de plus en plus vite. Les éclats rouges de phares des voitures se font de plus en plus rares. Etrangement, la route semble se vider. Nous nous enfonçons dans l'obscurité. Je m'engourdis peu à peu, le dos calé contre mon sac. Une odeur d'iode m'indique la proximité de la mer. Mais je ne distingue presque rien, du côté gauche de la route, juste une masse sombre. Quelle distance avons-nous parcourus ?

Mon chauffeur me montre d'un geste un panneau. Le ralentissement me plaque contre sa veste en cuir, je glisse sur la selle, tente de me retenir aux arceaux de métal. J'appuie sur les cale-pieds et redresse le torse pour remonter vers l'arrière de la selle. Des faubourgs gris, comme figés dans la brume. Des boutiques aux stores baissés, des échoppes endormies. Sur la droite, l'éclat vert d'une enseigne, un néon rouge qui trace le liseré d'un avant-toit de béton. Quelques lampions de papier se balancent légèrement.

En glissant de la moto, je titubai, mes jambes vacillèrent. Mon chauffeur a déjà enlevé son casque, il se retourne et sourit en me voyant tituber. Je dois avoir l'air épuisé. Il me tape sur l'épaule :

-allons boire un café ! j'acquiesce.

D'une démarche assurée, il pousse la porte du petit bar. Les façades multicolores de distributeurs de boissons nous accueillent en bourdonnant. Un mélange de supérette de nuit, de bar de province. La lumière jaune des ampoules à l'ancienne et le bourdonnement d'une télévision nous accueillent. Une jeune femme en uniforme jaune s'incline et d'un fort accent coréen :

-bienvenue Messieurs, soyez les bienvenus !

J'enlève les gants de cuir élimés. Mes doigts commencent à piquer, ils sont rouges et légèrement gonflés. J'extirpe mon portable de la poche latérale de mon sac.. j'hésite à le rallumer. Pas de message, je me sens plus léger.

Mon chauffeur me tend un gobelet fumant et s'assied sur un des hauts tabourets devant le bar.

–Je ne me suis pas présenté : Okamino. Je m'incline, le remercie.
Il tint son gobelet de carton brun à deux mains. Le fait tourner entre ses doigts. Mon sang se glace. Sa main gauche, deux phalanges coupées. Non.. avec qui me suis-je embarqué.. Je porte le café à mes lèvres, une goutte de sueur glisse dans mon dos.

Il se retourne sur son tabouret et extirpe de sa poche de jeans un portefeuille noir, en sort une photo aux bords un peu écornés. Une jeune femme, au kimono rouge avec des oiseaux bleu et verts, les cheveux détachés, très maquillée. Elle est belle n'est-ce pas ?

J'acquiesce,

–Votre femme ?

–Elle attend un enfant, sans doute pour cette nuit. Une fille.

–Je le félicite. Demain matin vous ne serez plus le même homme !

–Il sourit, puis son visage redevient grave.

–Vous avez des enfants ?

–Oui, un fils qui est étudiant aux Etats-Unis. Je ne l'ai pas vu depuis deux ans. Je lui ai conseillé de ne pas revenir me voir l'année dernière, après l'accident. C'est mieux ainsi. On ne sait jamais.

Il hocha la tête .. En effet, on ne saura sûrement jamais tout.

–Qu'est-ce que vous faites ?

–Zoologiste, à la fac de bio à T...je travaille sur les insectes.. les papillons surtout

Il me jeta un regard, amusé et incrédule..

–Vous ne me croiriez pas, mais suite à l'accident, on a trouvé dans les environs de Fukushima des papillons mutants. Les zizeeria maa, plus de la moitié présentent des lésions, les yeux, les antennes.. on n'a jamais vu ça..

La deuxième génération, après l'irradiation..

Un bruit léger, comme un tapotement vint frapper les vitres du bar. Une pluie discrète remplissait la nuit. Nous étions les seuls clients.. de temps à autre une voiture s'arrêtait pour de l'essence. La jeune femme revint de la cuisine, elle posa deux bols fumants sur le comptoir. Nous la remerciâmes. Des nori.. dans un bouillon de crevettes, chaudes et crémeuses. Ma fatigue se dissipa peu à peu. Au dessus du comptoir, un vieil écran de télévision bleuté attire mon regard. NHK diffuse des images du séisme, la ville et la région de Tokyo sont fortement touchées, une succession de plans aériens, montrant les zones les plus atteintes, puis de gros plans sur les fissures dans les buildings, la chaussées, des ponts à demi-effondrés.. sans doute des constructions datant de la dernière guerre... Une voix off récite un commentaire monotone. Tout cela ne me touche guère, comme si cela se passait dans une autre dimension. Je termine le bouillon brûlant et repose mon bol sur le comptoir. Mon chauffeur essuie ses baguettes sur une serviette en papier.

La serveuse se penche au dessus du comptoir :

– Où allez vous comme cela ?

– Vers l'ouest répondit évasivement Okamino

Elle n'insista pas.

Il se leva et enfila son blouson. Nous sortîmes sur le perron, attendîmes quelques minutes. Il s'éloigna, se pencha sur son téléphone, comme pour se rapprocher de son interlocuteur. Lorsque la pluie ne fut plus qu'un petit clapotement, nous reprîmes la route. Les flaques crissaient sous notre passage, éclaboussant mon jeans. Les gouttelettes lumineuses glissaient sur ma visière.

Je ne l'avais pas vu depuis de nombreuses années. De temps en temps, par acquis de conscience, je l'appelais. J'avais toujours une appréhension avant de décrocher le combiné. Il répondait par monosyllabes, très lointain déjà. Du temps où ma mère était encore en vie, il se dépêchait de lui passer le combiné, se réfugiant derrière son empressement. Elle déversait un flot de questions et de babillages dont elle n'attendait nulle réponse. Je l'écoutais souvent d'une oreille, surfant sur mon ordinateur. Les images défilant sur mon écran égayaient le vide de ses paroles. Une fois sa soif de parler calmée, elle abrégait la conversation, prétextant mon travail, mes obligations. Elle ne voulait pas me déranger davantage. Je reposais le combiné, attristé et frustré. Impossible de reconstruire une relation qui avait eu tant de peine à exister. "Mon père", même ces mots m'étaient difficiles à prononcer.

Depuis le décès de ma mère, son silence n'était plus recouvert d'aucun babillage, il apparaissait brut, dans toute sa vacuité. Son indifférence m'était d'autant plus glaciale.

L'annonce de son attaque m'avait pris de court. Sa présence, en arrière-fond depuis si longtemps, envahissait maintenant mon esprit. J'avais mis tant d'années à ne plus rien attendre de lui. L'idée de sa disparition, éveillait en moi plus un sentiment d'ennui, de désagrément qu'une tristesse. Un remords m'effleurait. J'avais eu tant de ressentiment toutes ces années, que je ne pouvais plus l'aimer. Ses rares tentatives d'interagir étaient si pâles, si centrées sur lui-même que j'avais de la peine à y répondre. Toujours ses mêmes obsessions, ses lectures sinistres. Officier de l'armée impériale, il avait participé à l'occupation du Kiangsu en 1937, puis blessé à Wuhan, il avait rejoint la division d'information du quartier général impérial au début des années 40. Nostalgique du Nouvel ordre, d'une supériorité de la race nipponne, il se nourrissait depuis de longues années des bribes sinistres de l'histoire. La prise de Shanghai, puis Nankin.. ses souvenirs glorieux étaient la honte de notre histoire. Ses intérêts avaient éloignés nos rares connaissances. Mais c'est la réalité répétait-il, collectionnant photos et magazines d'époque. C'est l'histoire de notre pays !

Comme pour se dédouaner. C'est la vérité, les faits ! Je m'intéresse au monde, à la réalité.. vous, vous ne voulez pas voir la réalité..

Lorsque j'avais quitté la maison, sa désapprobation s'était muée en conflit larvé. Je sortais de sa zone d'influence, il perdait toute autorité sur moi. Ma mère, puisant dans les restes de sa fortune familiale avait financé mes premières années d'université, une chambre d'étudiant dans un quartier bruyant, au pied d'un axe où dévalaient d'énormes camions jusque tard dans la nuit. Jamais je ne m'étais rendu compte de la pauvreté de cette époque, tant cette nouvelle liberté était exaltante.

Je n'arrivais même pas à l'imaginer à l'hôpital. Je ne ressentais aucune pitié. Etais-je un monstre ?

La route grimpait, nous ralentîmes, sans doute le col de Suzuka, je sentis toute la pesanteur de notre véhicule. Les ombres allongées des pins frappaient régulièrement l'asphalte. La végétation devenait de plus en plus dense, nous enveloppa peu à peu. Nous semblions nous enfoncer dans la montagne, creuser un sillon qui ondulait sur ses flancs. Plus nous grimions, plus le moteur de la vieille honda peinait. Nous ralentissions. Le paysage nocturne nous effleurait, le souffle des arbres était perceptible. Au dessus de nous, au travers des troncs noirs et élancés, une lueur grise, semblait surgir de la brume.

Au sommet du col, nous nous arrê tâmes. Okamino se gara sur le bas-côté. Il devait être près de minuit. Un vent frais se leva. Nous marchâmes un peu. J'allumai une cigarette. Le briquet enflamma brièvement nos visages puis tout redevint sombre. Je n'arrivais pas à croire que quelques heures plus tôt j'étais dans mon jardin, et maintenant en pleine montagne.. avec..

Okamino sortit son portable, cette fois-ci il ne s'éloigna pas.

A son ton enjoué, je compris qu'il parlait à son amie. Après quelques minutes, il me tendit en souriant son téléphone.

Je me penchai pour voir l'écran bleuté. Un petit visage m'éclaira dans la nuit.

-Elle s'appelle Hilahila², me dit-il malicieusement.

² vol de papillon.

Picturae memoria

Michaël Claude

Par un doux matin d'avril, une 2CV vert-pomme file vers le lointain. Le vent de la mer chauffé par les falaises vient soulever la brume que la nuit avait tissée. Dans l'habitacle embué, deux jeunes septuagénaires se concentrent sur la ligne d'horizon, la fenêtre-passager vient de s'entrouvrir.

– Pourquoi les mouches s'obstinent-elles toujours à chercher une sortie contre une vitre? On a beau ouvrir les fenêtres pour leur montrer le chemin de la liberté, elles continuent à insister, les yeux collés au vitrage, se demande la passagère.

– Oui malgré la centaine d'yeux qu'elles possèdent, j'imagine qu'il leur manque le sens du toucher qui leur permettrait de se rendre compte de ce combat perdu d'avance.

– Pauvres petites bêtes remplies de certitudes...

– Oh les grandes bêtes le sont aussi parfois, et plus souvent qu'on le croit même. Certaines les cultivent même pour se donner une personnalité et montrer qu'on est quelqu'un parce que l'on a un avis arrêté. A mon avis, cette prison peut nous enfermer une vie entière car nous sommes nombreux à chercher la réponse la plus courte, celle de nos certitudes.

– La philosophie par les mouches, intéressant... Il faudrait donc chercher à échapper à nos certitudes, trouver une autre issue à cette issue trop facile.

La vieille dame sourit en suivant le petit volatile du regard. Devant la vitre, un petit sapin découpé dans du carton tournoie au bout d'un fil blanc, « senteur des Vosges » mentionne l'emballage cellophane déchiré par le bas. Une radio muette et son bouton d'éjection ressorti indique qu'une cassette s'y loge encore à l'intérieur. Un volant recouvert d'une fourrure grise, deux mains noueuses s'y agrippent à dix heures dix avec application. Le détenteur de ces mains est un moustachu aux cheveux blancs que recouvre un béret bleu marine.

– Je te dépose où alors ma bonne dame?

– Tu peux m'appeler Lyse, je vis à vingt kilomètres au nord, tout au bout de cette route. Dans un village nommé Isolwenn.

–C'est joli comme prénom Lyse, moi c'est Lucien. Je vais tout au nord de la péninsule du Sabre. Je dois retrouver un paysage de mon enfance.

– Je connais bien cet endroit, je veux bien te servir de guide. A deux, tout est mieux n'est-ce pas?

– Je ne sais pas, c'est assez personnel comme voyage. Je reviens de la ville. A la galerie Frampton, il y avait une exposition sur les paysages marins, les phares et les ports de plaisance. Je passais par hasard dans la rue Mottier quand, devant la vitrine, ce tableau m'a fait entrer.

– Quel tableau?

– Un tableau qui m'a ému dès la première seconde. Je suis resté plus d'une heure à l'observer dans les moindres détails. Il est gravé dans ma tête, je le vois là devant moi. C'est un vieux port en contrebas d'une falaise vertigineuse. Le bleu du ciel s'enfuit vers l'horizon. De sombres nuages ont envahi l'espace, un groupe de goélands affolés virevoltent entre les gerbes d'eau s'écrasant contre la paroi. Le ciel se crispe sous les déchirures des éclairs. Les vagues sont déchaînées. La cloche du port semble émettre un son, une courte plainte répétée comme un appel à l'aide. L'embarcadère est un étroit ponton qui suit la courbe de la falaise, unique surface extérieure praticable. Un phare minuscule, trois mètres de haut tout au plus, est creusé dans la roche. Un peu étrange pour un signal sensé être perçu dans toutes les directions. L'endroit est bien caché, il n'y a qu'une seule manière d'y accéder. Un accès par les eaux en suivant le bon cap et être un marin aguerri. Le gardien de ce phare de poche doit être une sorte d'ermite, certainement pas un philanthrope. Comment vivre entre le calcaire et l'écume, seul dans sa tourelle de bois? Au sommet du précipice, un replat est parsemé de petits blocs monolithiques, ça ressemble à un cimetière, celui des marins échoués peut-être. A moins que ça soit celui d'un village alentour ignorant même l'existence du port d'en bas. Sur la peinture, le phare est allumé, tel un œil jaune serti dans le calcaire.

L'embrayage coince, Lucien doit s'y reprendre à deux fois pour passer la troisième. Vieille brêle héritée de papa. Le moteur râle, l'échappement crache, les roues gémissent. La 2CV reprend son embardée de plus belle. Bonne vieille mécanique. La route change d'aspect, le bitume noir et lisse de la ville se transforme en asphalte grossier et grisâtre qui fait ronronner la gomme des pneumatiques. Puis un chemin de terre battue claire défile sous les essieux. La largeur de la route n'est plus que de deux mètres, deux voitures ne pourraient pas se croiser. Le petit chemin de terre vire sur la droite pour aller se perdre tout droit au milieu des herbes sauvages. La voiture pénètre dans un village. Les maisons délabrées présentent des vieilles fenêtres à carreaux comme on en produisait encore il y a cinquante ans. Les rues sont désertes. Malgré le soleil de midi, ce hameau ne semble pas inspirer

quelque chose de bon. Les deux vieux se regardent sans dire un mot, Lyse est terrorisée, Lucien dissimule sa trouille au fond de son béret, il ne faut pas trembler devant une femme c'est un principe auquel il tient.

– Connais-tu ce village, toi qui es du coin?

– Je n'y avais jamais mis les pieds, il est hanté selon la légende. On m'a toujours interdit d'y approcher depuis que je suis toute petite. Tu es sûr de vouloir continuer?

– Hanté ou non, il faut le traverser, il n'y a pas d'autre accès pour nous mener aux falaises.

– On raconte que les parents mangeaient leurs propres enfants. Dès que le troisième venait au monde, il était sacrifié sur la place de village et dégusté lors d'un grand banquet. Ils tenaient à ce que leur population reste stable et craignaient la croissance démographique plus que le diable. Mais à force de consanguinité, les naissances saines se firent de plus en plus rares. Le village devint fou et se barricada du monde extérieur. Un jour, il y a de ça plusieurs dizaines d'années, un incendie volontaire décima la population, prise au piège dans ses propres barrières. On dit qu'il est aujourd'hui hanté par les âmes de ces infanticides.

Ils traversent le village sans ralentir, laissant le triste hameau derrière eux. Le cimetière se trouve à la sortie du village, sur la droite aux abords d'un chemin terreux et vierge de toute trace. Lucien gare la 2cv car la route est impraticable, la voiture risque de ne plus pouvoir faire demi-tour. Dehors, le soleil brille fort et haut dans le ciel, les embruns indiquent que la mer est tout proche. Les cris de mouettes semblent héler les deux promeneurs.

L'entrée du cimetière est toute chétive, un petit portail en fer forgé tient tout seul alors que les barrières ont certainement été arrachées par le vent. Chaque pierre tombale blanchie par le sel semble être le prolongement du squelette enseveli. Retrouver mon nom de famille dans ce champ de tombes ne sera pas évident pense Lucien. Il en choisit une, la plus grande, au centre du cimetière. Il enlève le lichen qui camoufle les inscriptions, la larme lui vient à l'œil, « Cornelius Foudrejoie 1885-1950 » en relief dans la pierre. C'est un bel âge pour un grand-père, surtout à cette époque. Comment est-il mort et de quoi a-t'il vécu? Je ne vivais qu'à une heure de chez lui mais je ne l'ai pas connu. Il était banni de la famille, banni par ses propres enfants. Mon père ne m'a que très peu parlé de lui. Grand-papa était un homme mauvais qui n'aimait pas la société, il vivait seul reclus dans son phare, inutile à tous. Selon les dires de mon père. Je dois trouver ce phare, celui de la toile.

– Tu t'appelles Foudrejoie? fit Lyse, les yeux apeurés.

– Oui, un joli nom n'est-ce pas?

– Il me fait froid dans le dos a moi, c'est le nom du village que l'on vient de traverser.

– Je ne comprends pas, mon père était fils unique, je suis le seul descendant des Foudrejoies. Pourquoi avoir donné ce nom au village?

– Regarde les autres tombes, toutes les inscriptions indiquent le même nom de famille. Ici gisent ensemble les Foudrejoies. Tes cousins, tes oncles et tantes, ils sont tous ici.

Sans dire un mot, Lucien sort du cimetière et se précipite vers les falaises. Lyse le suit et rattrape au vol son béret que le vent venait d'arracher. Il l'enfonce sur ses oreilles et continue d'avancer face aux rafales marines qui luttent contre lui. Les deux courbent les épaules en avant pour traverser les affres de la nature. Ils atteignent le bord du précipice et s'asseyent les pieds dans le vide. Cinquante mètres plus bas, un ponton de bois, le même que celui de la peinture. Les yeux illuminés par l'espoir, le petit-fils aux cheveux blancs cherche un accès le long de la falaise, une échelle de corde qui le mènera en bas. Il n'y a rien. La vieille lui tapote sa compassion dans le dos.

Ils se relèvent et retournent vers le cimetière, aidés par un vent heureux d'avoir remporté le combat. En passant devant le frêle portail en fer forgé, ils remarquent qu'un petit cabanon en pierres sèches est érigé à gauche de l'entrée. Il passe inaperçu car il est recouvert de plantes grimpantes et de mousses verdâtres. Le réduit du jardinier ou du fossoyeur peut-être. Ils y pénètrent sans difficulté, la porte en bois ayant déjà été déchirée par les bourrasques du passé.

Tout est sombre, aucune fenêtre, seule la lumière naturelle arrive par l'ouverture béante de la porte. En quelques instants, leurs yeux s'habituent à l'obscurité, au fond de la pièce une table occupe la largeur du mur. Sur cette table, un petit point orange scintille faiblement puis s'éteint, c'est une bougie qui vient d'être soufflée. Une légère odeur de cire fondue flotte dans l'air ambiant. Lucien prend la main droite de la vieille femme et lui fait signe de ne pas parler. Pétrifiée Lyse l'est, elle cherche à contenir sa peur et commence de longues respirations afin de se calmer. Le vieux cherche une issue dans la pièce, si la personne était sortie par la porte principale ils l'auraient remarqué en revenant de la falaise. Ses pieds buttent contre un loquet métallique. Lyse sursaute et émet un cri étouffé.

C'est une trappe dans le sol, juste à droite de la table en bois. Il l'ouvre. Un boyau de la largeur de la trappe tombe verticalement, une échelle permet d'y descendre. Lyse vient de trouver deux longues bougies de baptême, elle craque une allumette et en allume une qu'elle tend à Lucien. Ils entament la descente dans le boyau.

En bas. Les pieds au sol. Enfin. La bougie est consommée de moitié. Une porte sur la gauche. Lucien appuie sur la poignée. Lyse lui retient le bras.

– Attend. On ne peut pas entrer sans prévenir, on ne sait même pas qui est derrière cette porte.

– Tu as raison, mieux vaut être prudent.

Le vieil homme frappe à la porte à défaut de trouver une sonnette. Aucune réponse. Ils entrent.

Une pièce unique, chauffée et lumineuse. En face deux fenêtres qui donnent sur l'océan. Une odeur de soupe de poisson imprègne l'atmosphère. Sous leurs pieds, un parquet jaune est recouvert par endroit de tapis de cordes. A gauche, un poêle en fonte noire digère une buche rougie.

La vieille femme sursaute, attrape Lucien par l'épaule et se cache derrière son dos. Le fauteuil-à-bascule placé devant la fenêtre de droite vient de bouger. Un petit nuage de fumée sans échappe, suivi d'une odeur de tabac vanille.

– Excusez-moi ! fit Lucien en se raclant le palais.

– Oh! bonjour à vous, fit le fauteuil d'une voix douce et enfumée. Je vous attendais, je vous ai vu dans le cimetière. Une tombe semblait vous causer du tracas n'est-ce pas?

– Oui c'est celle de mon grand-père. Je ne sais rien de lui, mes parents ont tout fait pour m'empêcher de le voir. Maintenant qu'il est mort, je cherche à comprendre pourquoi il était un paria.

– Cornelius était un homme très solitaire mais c'était un brave homme. Il vivait ici dans ce petit phare. Il consacrait ces journées à lire et à écrire. Il montait une fois par semaine au village pour parler aux habitants, racontait des histoires aux plus jeunes et parlait philosophie avec les plus vieux. Il était un homme apprécié de tous. Ces histoires faisaient rêver les enfants qui voyageaient à travers ses contes, eux qui ne quitteraient jamais ce village cloîtré. Les vieux l'appréciaient aussi pour ces points de vue sur le monde extérieur et sur les hommes.

– Mais comment s'est-il informé du monde extérieur? Je ne vois que deux livres ici.

– C'est une bonne question. Par les livres, et il racontait que c'était l'océan qui les lui livrait. De temps en temps, une barque venait accoster au ponton du port. Personne ne dirigeait l'embarcation. Mais il y avait toujours des livres sous la bâche. Il les récupérait et les rangeait dans sa petite bibliothèque que vous voyez derrière moi. Cornelius lisait pour transmettre mais aussi pour écrire. Il tenait un journal et correspondait avec l'extérieur. Il plaçait ses écrits et les livres achevés dans la petite barque, bâchait le tout et poussait la coque au large. Elle revenait des jours ou des semaines plus tard avec de nouveaux livres et une ou deux lettres manuscrites. J'imagine que le bateau parcourait l'océan et s'arrêtait dans différents ports mais il revenait chaque fois au phare de Foudrejoie, comme par magnétisme.

Lyse, silencieuse, écoute le récit avec attention. Les traits de l'homme à la chaise-à-bascule sont burinés par le défilé du temps, son crâne est complètement dégarni. Son sourire est celui d'un

nourrisson qui attend sa première dent de lait. La soupe est son met quotidien. Son dos est vouté, tel l'arc-boutant d'une cathédrale. Sur ses genoux, à moitié couverte par sa main gauche, on devine la couverture d'un roman, « Le secret des Atlantes ». Elle prend le livre en soulevant la main du vieillard avec soin, le tend à Lucien d'un geste lent, puis s'en va vers le fourneau en fonte, brasser la soupe fumante. Au-dessus d'elle, une pierre plate sort de la paroi, un promontoire ou est empilée une vieille vaisselle décolorée et rongée par l'eau salée. Elle se saisit d'un petit bol rouge à l'intérieur blanc, sur le côté est inscrit en lettres blanches manuscrites le nom de *Cornelius*.

Lucien, le livre en main, s'assied sur le plancher en bois, aux pieds du vieillard. Il tourne la première page : « Chapitre I : La fontaine de jouvence ». Dehors la mer s'est calmée, quelques goélands nagent rassasiés dans la crique. Dans un bruit feutré, le doux va-et-vient de la chaise caresse les lames de bois du sol.

A la galerie Frampton, un béret bleu-marine scrute un tableau. Dans la paroi ombragée des hautes falaises, un phare abrite la vie, ses fenêtres dégagent une lumière chaude. Dehors, devant un ponton de bois, des rochers à moitié immergés se mirent en une symétrie parfaite dans la surface calme de l'océan. Une barque sans rameur glisse sur l'eau en direction du large. Son sillon la relie encore au phare troglodyte.

La mer reprend toujours ce qu'elle donne

James Dettwiler

Jim enfila sa pèlerine, prit son sac à dos et sortit de la petite maison familiale. Il aimait s'y rendre une fois par année, juste après les fêtes d'Halloween, et surtout après le massacre rituel de globicéphales noirs, qui a lieu chaque année sur l'une des plages de son village natal Agla, située sur l'un des archipels des îles Féroé. Tout en marchant en direction de la mer, il régla son appareil photo afin de photographier les berges, après le terrible orage, qui avait duré deux jours et qui assurément a dû faire remonter à la surface ou déverser un nombre incroyable d'objets. Jim aime beaucoup étudier cette mer située entre celle de Norvège et l'océan Atlantique nord. En effet, après ses études de biologie à l'Université d'Oslo, il s'était spécialisé dans l'étude du monde marin, en particulier les mammifères marins, auxquels, il vouait une véritable passion. En arrivant sur la plage, Jim s'arrêta net et tout en regardant les vagues, il se baissa et posa ses deux mains sur le sable. Il pensa : « C'est exactement, sur ce sable où des gens pris par l'alcool et fous furieux se jettent dans la mer armés de couteaux et de pics pour massacrer des familles entières de globicéphales. La mer devient alors rouge du sang de ces magnifiques animaux, qui ne se défendent pas en attendant leur triste sort ». Il se rappela que son père et son grand frère avaient depuis toujours participé à cette barbarie et rapportaient à chaque fois une grande quantité de viande. Pendant au moins deux mois, sa famille, sauf lui, mangeait à chaque repas de cette bidoche remplie de pollution et de mercure. Ce qui l'énervait le plus à cette occasion, c'était la même histoire détaillée qui était répétée inlassablement: comment, ils ont héroïquement mis à mort au moins dix de ces animaux. Dès son plus jeune âge, Jim avait toujours fui cet événement et surtout les fêtes qui étaient organisées après chaque massacre. Ce qui lui a valu un mépris de tous les habitants de son village. Surtout à l'adolescence, où il aurait dû comme rite de passage tuer au moins trois baleines. Ce refus lui avait valu beaucoup de problèmes, tels que des passages à tabac, forcé à regarder malgré lui des baleines se faire éventrer, et surtout forcé à manger de la viande... sans

compter le mépris de sa famille. Tous ces moments ont été pour lui un véritable calvaire, dont il ne fût libéré qu'à 18 ans, lors de son départ pour l'Université. Il était revenu dans cette misérable région que pour accompagner et s'occuper de sa mère qui souffrait d'une sclérose en plaque dégénérative.

Tout en ressassant le passé, il laissa une poignée de sable, qu'il venait de ramasser, glisser entre ses doigts et il reprit sa marche dans la direction du rivage. Une fois arrivé au bord de l'eau, il regarda autour de lui et observa les innombrables déchets entremêlés avec des algues, qui furent rejetés par cette mer en furie. La tempête, qui dura deux jours fut vraiment terrible. Au large, il y avait toujours la présence de gros nuages noirs, qui avait l'air de se rapprocher des côtes. En recevant quelques gouttes de pluie sur son visage, Jim se dit qu'il n'aurait pas beaucoup de temps pour fouiller et faire ses observations, avant qu'un nouvel orage n'éclate. Il se promena et photographia tout ce qui lui parut surprenant, une hélice de bateau, une botte, une bouteille de bière, ... et même un pneu de tracteur... il n'y avait pas de tracteur sur son île. Tout d'un coup, il fut interrompu dans ses recherches par la lumière vive d'un éclair, suivie d'un énorme coup de tonnerre. La pluie commença à tomber en trombe, il activa le pas et se dépêcha de prendre le chemin du retour. Il fut complètement mouillé et commença à voir très mal aux travers de ses lunettes détrempées. Brusquement son attention fut détournée par d'horribles cris venant d'une silhouette humaine qu'il distinguait à peine. En s'approchant, les cris se transformèrent en un hurlement strident, puis plus rien. Jim n'en crut pas ses yeux, il était devant un être qui n'avait rien d'humain et qui était en train de dévorer le visage d'un malheureux. Cette chose ne l'avait pas encore vu, il recula donc doucement pour essayer de s'éloigner le plus possible de cette scène macabre. En revenant sur ses pas, il trébucha sur une grosse pierre et tomba en arrière. Il vit une tête monstrueuse qui l'observait fixement et qui poussa un grognement féroce. Une bête avec une mâchoire énorme et des dents acérées comme celles d'un requin. D'un bond, elle attrapa Jim, qui se débattit et essaya de lui faire lâcher prise. Elle le jeta violemment à terre et l'observa. Jim distingua maintenant parfaitement son visage qui avait des traits humains et même une allure féminine. Le corps de cet être était recouvert d'une fourrure de couleur grise. A la place des jambes, elle avait une énorme queue, comme celle d'une sirène. Jim cru rêver et pria pour s'échapper de ce cauchemar. Maintenant, deux puissantes mains ornées de griffes acérées l'attrapèrent par le cou et la tête de la bête s'approcha de la sienne. Ses énormes yeux noirs brillants le fixèrent et une voie stridente se fit entendre: «Petit humain faible, tu m'as dérangée dans mon repas. Mais maintenant, je suis rassasiée et je te laisse la vie sauve. Mais en

contrepartie, tu ne dois jamais révéler mon existence à qui que ce soit. Sinon, je te ferai souffrir de ton vivant en t'arrachant le cœur». Jim n'en crut pas ses oreilles et en balbutiant, lui répondit avec une voix chancelante: «Oui, comme vous voudrez». La bête lui serra encore plus le coup et lui disant: «Pour que tu te souviennes de moi. Je vais te laisser un cadeau et quand tu te réveilleras, tu devras en prendre soin, le cacher et ne le montrer à personne, jusqu'à la fin de ta vie». Jim en balbutiant lui répondit : «Comment ça un cadeau ? Comment ça me réveiller ?». Elle lui serra de plus en plus le cou, il n'arrivait plus à respirer, il finit par perdre connaissance.

Plusieurs heures après, Jim se réveilla allongé sur le sable entièrement mouillé. Une chose flasque, gluante avec une forte odeur d'animal recouvrait son visage. D'un geste nerveux, il jeta cette masse puante à terre. Il dit haute voix: «Quel mauvais rêve, ce n'est pas possible. Je délire... tout cela est impossible». En se calmant, il se dit d'une voix intérieure: «J'ai dû faire une chute et me frapper la tête sur cette pierre». Il s'approcha de la masse nauséabonde, la toucha de son pied. Il pensa: «On dirait la peau d'un animal... elle est grise comme la bête... Quelle bête ? Oui, c'est ça, je suis tombé le visage dans cette chose et j'ai dû imaginer tout ça». Toujours intrigué par cette peau, il la prit du bout des doigts et l'enfourna dans son sac à dos. Son âme de chercheur, lui disait qu'il pourrait observer tranquillement cette peau, à quel animal elle pouvait bien appartenir et essayer de comprendre ce qu'elle faisait là. Sa première déduction lui venant à l'esprit était un chasseur de phoque, qui au large sur son bateau, avait dû découper une de ses prises pour lui prendre sa viande et jeter par-dessus bord cette peau inutile. Puis, ramenée près du rivage, elle avait été projetée par une vague sur la plage et lui était arrivée sur la figure pendant sa perte de connaissance. Cette explication le rassura et il pensa : « quelle imagination quand même, ce que le cerveau est capable de produire dans des situations inattendues ».

Remis de ses émotions, il se dit que maintenant, il était le temps de rentrer chez lui. Il commença à faire noir et la pluie tombait de plus belle. Le froid et l'humidité rongeaient son corps. Il fût stoppé net dans son élan par une faible voix: «Au secours, aidez-moi... Où est ma famille». Derrière lui, une femme nue recroquevillée sur un lit d'algue, regardant dans sa direction lui tendait une main suppliante. Il avait déjà entendu cette voix auparavant et sans réfléchir, il courut vers elle pour lui porter assistance. Il l'avait reconnue, c'était Marie, une gentille fille du village avec qui il s'amusait quand il était adolescent. Il la serra dans ses bras et sentit son corps glacé. En tremblant de tout son être, elle le regarda une dernière fois avant de perdre connaissance. Il prit sa

pèlerine et entoura le corps entièrement nu de Marie. Malgré ses faibles forces, Jim la porta jusqu'à la demeure familiale. Le chemin du retour lui parut interminable. Il la coucha sur son lit et la recouvrit d'une épaisse couverture. Il s'assit au pied du lit, prit sa tête entre ses mains pour se calmer et se mit à réfléchir sur ce qu'il devait faire. Jim se rappelait que le chef de la police de son village était l'oncle de Marie. Lui saurait quoi faire et s'occuper de Marie. Il appela la centrale de police et demanda que l'on avertisse l'oncle, afin qu'il vienne chercher Marie. Pas plus de trente minutes furent nécessaires pour qu'une patrouille de police accompagnée d'une ambulance arrive dans sa cour.

L'oncle ne prit même pas la peine de frapper à la porte, il se précipita dans la chambre où était étendue Marie, comme s'il connaissait déjà la maison. Il prit Marie dans ses bras et dit d'une voix nerveuse: «ça fait plus d'une journée que nous n'avons aucune nouvelle de la famille de Marie. Ils sont partis hier matin en bateau pour se promener en mer. Ils ont dû se faire surprendre par l'orage et depuis plus rien. Mon frère, sa femme, leur fils... et Marie. Elle est là... Que s'est-il passé ?». Jim répondit: «Je ne sais pas... Pendant l'orage de cet après-midi, j'ai dû faire une chute et j'ai perdu connaissance. Je me suis réveillé à côté de Marie appelant à l'aide...». L'oncle lui coupa la parole et lui dit: «Nous n'avons pas le temps! Suis nous à l'hôpital et une fois Marie hors de danger, tu me raconteras cette histoire en détail». Jim s'exécuta et suivit l'oncle portant Marie, qui avait l'air, avec ses jambes et ses bras ballants, d'une masse morte. Deux ambulanciers installèrent Marie sur un brancard et commencèrent à lui prodiguer les premiers soins. L'oncle tira Jim par le bras et le fit s'asseoir dans sa voiture. Les deux véhicules partirent en trombe direction l'hôpital. Durant le voyage, Jim répéta comment il avait trouvé Marie, tout en omettant bien sûr l'épisode de la bête. Avec les problèmes qu'il avait déjà avec les villageois et surtout avec le père de Marie, qui était l'un des organisateurs des massacres de globicéphales. Depuis son enfance, il lui avait mené la vie dure et surtout son ignoble fils avec qui il avait fait toute sa scolarité.

Marie fut emmenée aux soins intensifs de l'hôpital de Klaksvík. Vu son degré d'hypothermie, elle risquait d'avoir des séquelles et surtout un traumatisme cérébral. Après quelques heures d'attente, l'oncle de Marie proposa à Jim de le ramener chez lui. Il déclina l'offre et préféra passer la nuit à l'hôpital à côté de Marie. De toute façon, il préférait, dans le pire des cas, rentrer à pied chez lui. Passer plutôt deux heures dans la nuit froide que d'être assis dans le même véhicule que cet imbécile de policier. Jim resta jusqu'au lendemain matin à regarder Marie sous respiration artificielle. Il se souvenait bien d'elle et se rappela quelques

souvenirs d'enfance. Une gentille fille dont il avait été secrètement amoureux. Il n'avait jamais osé lui déclarer sa flamme vu ses relations avec son horrible frère bagarreur. A l'époque, ils se voyaient souvent au bar du village et jouaient au billard en buvant des bières, jusqu'à très tard le soir. Jim perdit tout contact avec Marie, le jour où il décida de partir continuer ses études à Oslo et surtout quitter pour toujours ce maudit endroit. Durant ses études, il pensait souvent à Marie et à son rire plein de vie. Mais, le destin le ramena brutalement sur sa terre natale. En effet, il n'avait pas eu le choix. Faute de travail dans son domaine, il avait obtenu un poste de biologiste par l'intermédiaire de son professeur. Ses principales tâches étaient de ramener des échantillons des carcasses des animaux marins échoués et d'en doser le mercure. Un travail inintéressant, mais qui lui suffisait pour bien vivre et de s'occuper de son père malade d'Alzheimer, qui était déjà depuis des années dans une maison de retraite.

Il quitta Marie tôt le matin et retourna à pied dans sa petite maison. Sur le chemin, il repensa à ce qu'il avait vécu la veille et surtout à cette peau sanguinolente, qui lui avait recouvert le visage pendant qu'il était sans connaissance. En passant la porte, il se précipita vers son sac à dos et sortit cette masse informe et puante pour la jeter dans l'évier de la cuisine. D'après ses connaissances, il était certain que cette peau avait dû appartenir à un gros phoque. Il décida de la tanner pour garder un trophée de cette étrange journée. En suivant la méthode de tannage de son grand-père, le travail lui prit tout l'après-midi. Une fois fini, il la regarda à nouveau et se dit: « Elle a dû appartenir vraiment à un gros phoque ». Il suspendit la peau sur un fil pour la laisser sécher. Le téléphone sonna et l'oncle de Marie lui annonça brièvement qu'elle avait repris connaissance, qu'elle avait prononcé son nom et demandait à le voir. Sans réfléchir, Jim enfourcha son vieux vélomoteur et démarra en trombe, direction l'hôpital. Sur le chemin, Jim se demanda pourquoi Marie voulait le voir après ces longues années d'absence et de séparation. Une fois arrivé à l'hôpital, il se dirigea sans perdre de temps à son chevet. En rentrant dans sa chambre, il vit Marie les yeux fermés, elle semblait dormir. Il prit une chaise et s'assit à proximité de son lit. Après quelques minutes, elle ouvrit les yeux. Avec beaucoup de difficulté, elle essaya de lui parler. La seule chose qu'il réussit à comprendre c'est qu'elle le remerciait de l'avoir sauvée, elle ne se souvenait plus de rien. Après ces quelques mots, elle perdit connaissance. Jim alla parler au médecin de garde pour en savoir plus sur son état. Il lui expliqua que Marie avait sûrement dû être à la limite de la noyade et qu'elle avait manqué d'oxygène. Elle risquait sans doute d'avoir des séquelles. En effet, le peu qu'elle avait dit aux médecins, à son réveil, ne présageait rien de bon. Elle

ne se souvenait de plus rien, juste du moment où Jim l'avait récupérée.

Marie resta alitée un mois à l'hôpital et Jim vint la voir chaque jour. Elle lui parlait peu, mais, il l'écoutait attentivement. Les choses qu'elle disait n'avaient pas toujours du sens et elle ne se rappelait pas de son passé. Les médecins avaient eu raison, elle aurait sûrement des séquelles. Elle était devenue amnésique. Son passé avait disparu pour ne laisser qu'un effrayant vide dans son cerveau. Après quelques semaines de repos, elle n'avait même pas reconnu son oncle et ses amis proches qui étaient venus lui dire bonjour. Elle ne se souvenait que de Jim et du moment où il l'avait secourue. Dès le moment où Jim n'était pas à côté d'elle, elle le réclamait sans cesse. Une chose qui faisait sourire Jim, mais qui l'effrayait aussi. De passer de longs moments avec elle, avait fait renaître ses premiers amours. Il ne pensa qu'à elle et ses journées n'avaient qu'un but, passer du temps avec la belle Marie.

A sa sortie de l'hôpital, elle refusa d'aller dans une maison de repos ou chez son oncle. Elle demanda à Jim s'il pouvait l'héberger chez lui quelques semaines pour finir sa convalescence. Elle n'avait aucun autre endroit où aller, à part sa maison familiale vide. Jim accepta, lui qui n'avait jamais vécu avec une femme, ça serait une drôle d'expérience de partager sa maison avec quelqu'un d'amnésique. Malgré tout, il s'en réjouissait car il avait fini par tomber amoureux et s'attacher fortement à elle. Il avait aménagé la maison pour l'accueillir, avait fait de grands rangements et même de petites rénovations pour qu'elle s'y sente bien. Le seul moment, où il se rappela de cette étrange journée de sauvetage, fut cette maudite peau qu'il avait au grenier. Tous les instants et détails de sa rencontre avec cette créature revinrent à la surface. Il ne pouvait pas croire que cela ait pu se passer, il prit la peau et la jeta dans un vieux coffre au fond du grenier et le ferma à clé.

Quand Marie arriva dans la maison, elle prit tout de suite ses repères. Elle se reposait beaucoup, passait beaucoup de temps à se promener le long de la plage et à regarder le large. Mais, avant tout ce qui dérangeait Jim étaient ses habitudes nocturnes qui étaient devenues presque un rituel. Marie sortait souvent au clair de lune sur la petite butée du jardin devant la maison en petite tenue et dansait pendant des heures, jusqu'à épuisement. Il la laissait faire sans poser de questions. Il aimait regarder son magnifique corps en se cachant derrière les volets. Au fil des semaines, Marie et Jim se rapprochaient et finirent par tomber amoureux l'un de l'autre. Marie veillait au maintien de la maison et ne reprit pas son ancien travail de secrétaire à la mairie du village. Quant à lui, Jim travaillait toujours comme biologiste pour son

université. Il passait une grande partie de son temps à parcourir les berges à la recherche d'échantillons et à les analyser. De plus, cette année avait été particulièrement tranquille, peu de massacres de globicéphales avaient eu lieu. A vrai dire, depuis la disparition de la famille de Marie, le père qui était l'organisateur des *grinds*, le village n'avait pas encore trouvé quelqu'un pour reprendre le flambeau. Le peu de sang qui avait coulé avait suffi pour que Marie se calfeutre à la maison et ne sorte pas pendant plusieurs jours. Jim trouvait cela bizarre, mais depuis Marie n'avait toujours pas retrouvé la mémoire et se dit encore atteinte de troubles mnésiques. Elle avait également beaucoup de problèmes et se trouvait souvent dans des situations où les souvenirs sont confus. Parfois, elle avait également de la peine à se souvenir de l'utilité des objets et n'avait aucune notion du temps. Jim se disait qu'elle avait vraiment de graves séquelles suite à son naufrage, l'eau froide et la quasi noyade qu'elle avait subie avaient dû passablement endommager son cerveau.

Leur petite vie de famille prit vraiment un tournant quand Marie donna naissance à des jumelles. Océane et Solane, deux petites têtes blondes pleines de vie qui vinrent au bon moment pour embellir leur quotidien. Marie et ses filles passaient de longs moments à se promener le long des plages et à se baigner par n'importe quel temps. Jim les accompagnait rarement, c'était vraiment un moment privilégié entre Marie et ses filles. Contrairement à leur père, les deux fillettes étaient assez bagarreuses à l'école et ne se laissaient pas faire. Elles envoyèrent même un ou deux enfants de leur âge à l'hôpital. Leur comportement, leur valut de la part de certains habitants du village, méfiance et mépris.

De temps en temps, Jim devait partir sur le continent rejoindre son université pour traiter ses résultats en compagnie de son groupe de recherche. Le plus pénible pour lui était de faire le recensement du nombre de globicéphales massacrés au cours des annuels *grinds* de son village. Pendant ses périodes d'absences, Marie profitait de prendre le bateau avec ses filles et passait de long moment au large. Quand, Jim rentrait la maison, c'était comme si personne n'avait vécu là, les objets et les choses n'avaient pas bougé depuis son départ. Ce qui agaçait le plus Jim, c'était les demandes de justifications de l'école pour les longues périodes d'absences de ses filles. De plus, le comportement et le mépris de Marie à l'égard du reste du village, n'arrangèrent pas les choses. Ils avaient fini par être complètement isolés et avaient de moins en moins de contact avec le monde extérieur. Pour Jim, cette situation devenait intenable. De plus, il avait l'impression que sa petite famille se détournait de lui. Ses filles avaient sept ans et pourtant, il lui semblait qu'elles étaient déjà adultes. Sans amies et

sans passion, elles passaient leur temps à jouer au bord de l'eau et la plage semblait être leur seul monde.

Ces allers et retours à son université semblaient être à Jim sont seul moment où il avait vraiment une illusion de relation sociale avec ses semblables. Même des fois, il s'en réjouissait. Car, il attendait toujours avec impatience, la rencontre annuelle entre plusieurs facultés du pays organisée par son professeur. Durant ce moment, il pouvait enfin présenter ses résultats et avoir un semblant de reconnaissance pour son travail et ses efforts. De plus, il aimait assister à un maximum de conférences touchant au monde marin, l'univers auquel il avait dédié sa vie. Pour la prochaine réunion annuelle, Jim avait travaillé de longues heures à préparer ses présentations. Cette année, il y avait plusieurs prix et des distinctions en jeu, il voulait absolument être récompensé pour ses travaux et être reconnu par le monde scientifique.

Le jour venu, Jim confiant donna tout ce qu'il avait lors de ses présentations. Et malgré l'intérêt apparent, ses collègues scientifiques et le public ne le récompensèrent pas. Le massacre des globicéphales, la pollution, ainsi que la teneur en mercure des mammifères marins ne semblaient intéresser que très peu de monde. Pour le rassurer, son professeur lui dit simplement que le public n'était pas encore prêt et que c'était un sujet tabou pour beaucoup de personnes. Montrer l'impact négatif de l'homme sur le monde animal, tant marin que terrestre, mettait encore beaucoup de gens mal à l'aise. Pour oublier sa déception, Jim décida de ne pas aller suivre les autres conférences. Pour se changer les idées, il décida d'aller en écouter où il n'y avait pas d'approches scientifiques. En parcourant le programme des conférences, il s'arrêta sur le titre « Mythologie et mythes des îles Shetland ». Il se dit qu'il avait grandi dans ses maudites îles et qu'il ne connaissait aucune légende sur sa propre culture et sur le monde marin qui l'entourait. En rentrant dans la salle, la conférence avait déjà commencé, Jim reconnu tout de suite le maître de conférence, un professeur de la faculté d'histoire. Ce dernier était en train de projeter sur l'écran géant l'image d'une belle femme avec le titre « Les Selkies ». Vu son retard, Jim s'assit au fond de la salle et faisant le moins de bruit possible. Il trouva intéressant et poétique la présentation de cette créature : « Les Selkies sont des Femmes-phoques évoluant dans les mers des îles Shetland. Pour plonger au fond de l'océan, elles sont revêtues d'une peau de phoque qu'elles ôtent lorsqu'elles se trouvent sur terre. Elles apparaissent alors sous la forme de très belles jeunes filles qui passent la nuit à danser à la lumière de la lune. Elles doivent quand même prendre garde à ne pas égarer leur peau de phoque, car elles sont alors incapables de retourner dans leurs éléments naturels. Si un homme parvient à dérober la peau de

phoque d'une Selkie, il tient alors la fille de l'eau sous sa coupe. Elle s'attache à lui, et peut même l'épouser et lui donner des enfants. Mais le mari doit prendre soin de bien cacher la peau ou mieux de la brûler, car si la Selkie la retrouve, elle quittera sur le champ époux et enfants pour revêtir sa peau de phoque dans l'océan ». Jim se dit en souriant : « C'est notre histoire avec Marie, le soir où je l'ai trouvée sur la plage avec cette horrible peau de phoque ». En se remémorant cette journée, la silhouette de l'horrible créature revint dans son esprit. Il l'avait oubliée toutes ses années et n'en avait jamais parlé à personne. Pourtant ce moment avait eu l'air tellement réel, comme le sauvetage de Marie. Jim se dit que c'était le moment de parler de cette soirée où il l'avait trouvée mourante sur la plage. Il n'en n'avait jamais parlé ensemble.

Sur le chemin de retour, assis confortablement dans l'avion, Jim décida de montrer cette peau à Marie et de lui raconter sa version des faits de la soirée où leur histoire commença. Il ne savait pas comment il devait aborder le sujet. Déjà que ces derniers temps, il lui semblait qu'elle et ses filles s'éloignaient encore davantage de lui. En effet, elles passaient une grande partie de leur temps libre en mer en bateau, sans lui raconter le moindre détail de leurs activités maritimes. Même le gardien du port commençait à faire des remarques sur leur retours de plus en plus tardifs.

A son arrivée en fin d'après-midi, la maison familiale était vide et en désordre. Jim attendit un long moment avant la rentrée de Marie et de ses deux filles. Pour une fois, elles lui firent la fête et parurent contentes de le revoir. Jim attendit que les deux jumelles furent couchées pour parler à Marie de cette étrange soirée. Il lui demanda en premier si elle avait encore quelques bribes de souvenirs de son naufrage avec sa famille et comment il l'avait secourue sur la plage. Marie maintenait qu'elle n'avait aucun souvenir de quoi que ce soit de son sauvetage. Sans insister, Jim demanda à Marie de l'attendre au salon pendant qu'il alla chercher quelque chose qu'il avait trouvé sur la plage à côté de lui lors de cette fameuse nuit. Quant Jim réapparut dans le salon, Marie était accroupie au pied de la cheminée. Avant qu'il n'ait le temps de lui montrer la peau, une odeur insupportable se dégagea d'elle et il eut les mains rouges de sang. Marie s'était remise debout face à lui et les deux fillettes virent rejoindre leur mère. Jim commença à se sentir mal, exactement la même sensation que la soirée de la rencontre avec la bête, sa vision devint trouble, il entendit un cri et perdit connaissance.

Le lendemain matin, Jim se réveilla à la sonnerie de son téléphone portable. C'était l'oncle de Marie, il était affolé. Le gardien du port avait essayé de retenir Marie et ses filles de sortir en mer tard le

soir. Rien à faire, elles étaient parties au large sans laisser d'information. On avait retrouvé le bateau vide et échoué sur une plage.

Après deux jours de vaines recherches, on les considéra comme disparues. Dès ce jour, le chagrin de Jim fut tellement fort, qu'il se retira du monde et arrêta de travailler pour son université. Il passa le reste de son temps à se promener le long des plages, à regarder au large et à penser que Marie et ses filles étaient sûrement vivantes quelque part dans cet océan glacé. Maintenant, il le savait, l'incroyable soirée du sauvetage avait bien eu lieu. Son esprit ne lui avait pas joué de tours. La bête lui avait bien dit qu'elle lui arracherait le cœur.

Le goût des confitures

Ruth Samin

La femme dans la voiture : Martha
La marcheuse

La voiture roule au ralenti sur la route cahoteuse. Martha chantonne. Il fait chaud; dans le coffre, il y a un panier rempli de framboises. Plein de petits insectes virevoltent dans l'air. Là, au virage, une marcheuse. Une petite femme à l'allure frêle, avec un gros sac à dos et des chaussures de marche. Martha freine, ouvre la fenêtre et demande :

« Bonjour, voulez-vous continuer en voiture ? Je descends dans la vallée. »

La marcheuse s'arrête, se retourne et répond sans hésiter :

« Oh oui, je veux bien ! »

Martha lui ouvre la portière de la voiture. La marcheuse enlève son sac, lentement - il a l'air lourd - le pose sur le siège arrière et s'installe devant, à côté de la conductrice. Elle soupire.

« Vous êtes un ange, vous savez ! »

« C'est pénible de descendre sur cette route. Est-ce que vous venez de loin ? »

Martha tourne la clé, démarre bruyamment.

« Je marche depuis huit heures ; quand je partais, il pleuvait, il était 5 heures du matin. »

« Mais vous étiez dans le brouillard, alors ? C'est dangereux. On ne voyait pas les doigts de la main, là-haut, ce matin ! »

Quelques virages serrés - la conductrice ralentit, change de vitesse, se redresse davantage. Elle ne regarde pas sa voisine, qui lui répond :

« Je marche depuis dix jours, et je n'ai pas le temps de m'arrêter un jour, sinon je n'arrive pas au but. »

« Parce que c'est quoi, votre but ? »

« Je vais jusqu'à Mansle. »

Martha constate :

«Moi, marcher comme ça, pour le plaisir de marcher, cela ne me dit rien. J'ai cherché des framboises ; avec ça, je ferai des confitures pour tout l'hiver. »

Le silence s'installe. Les fruits embaument la voiture. Chaque été, il y avait eu cette randonnée, les fruits, les voix des enfants qui se chamaillaient derrière et qui touchaient les sièges avec leurs mains toutes rouges du jus des baies. Leurs shorts et leurs t-shirts étaient tachés de terre, d'herbes, les chaussures lourdes de boue. Ils criaient parce que chacun voulait lui dire ou montrer quelque chose à elle ou à leur père.

Martha se dit qu'elle leur offrira quelques pots de confitures. Dans le panier, il y a un bon kilo de fruits, avec un kilo de sucre, cela doit faire quelques pots quand même !

« Vous savez », demande la femme « vous savez comment j'arrive le plus rapidement à Mansle, depuis ici ? »

« Je connais le chemin, mais il vous faudra deux jours encore, au moins. Et ils annoncent la pluie, des orages. Vous devez avoir quelque chose d'important qui vous attend là-bas, pour continuer la randonnée !»

Encore la pluie. La marcheuse frissonne. Ce désagréable ruissellement tout au long de la journée, les habits qui collent, le sac – l'intérieur du sac ne doit pas se mouiller. Tous les papiers, l'argent, le billet de retour. Accrocher la veste trempée le soir et la retrouver humide le matin. Avec sa main gauche, elle tâte le sac, l'ouvre et touche les affaires qui se trouvent à l'intérieur. Tout a séché, sauf le porte-monnaie, qui est un peu humide. C'était un de ses cadeaux. Encore un cadeau qu'elle n'aurait jamais choisi – cette couleur, cette imitation de cuir. Pourquoi devait-il lui offrir des choses qui ne lui plaisaient qu'à lui ? Cette marche aussi avait été son idée ! Et une bonne idée, elle doit l'admettre. Elle trouve toujours que c'était une bonne idée. Après la rupture, elle a hésité – pourquoi ne pas passer des vacances à la plage ? Changer totalement de genre, de pays, de style. Finalement, elle a choisi de le faire quand même, ce tour, malgré tout. Ce qui est bien, c'est qu'elle peut avancer à son rythme, manger ce qu'elle veut, parler avec les gens si elle a envie. Parce qu'alors, avec lui ce n'aurait pas été possible. Il doit toujours tout diriger, tout décider, arranger les choses à sa guise. Bon, assez pensé à lui. Elle l'a quitté, alors voilà. Elle a des problèmes plus urgents à résoudre - où va-t-elle dormir ce soir ? Le temps: s'il y a encore de la pluie, des orages de surcroît, c'est vraiment ennuyeux. Et cette dame, elle est gentille, mais elle pose beaucoup de questions.

La marcheuse joint les mains, fait craquer ses articulations, puis toussote. D'une voix sèche, elle annonce :

« Je vais peut-être me chercher une chambre d'hôtel alors. »

Puis elle demande :

« Est-ce qu'il y a un hôtel, là-bas ? »

« Oh oui, plusieurs, et les chambres ne sont pas trop chères. Je peux vous poser devant le plus sympa – je dois acheter du sucre et des bocaux, de toute façon. »

« Des bocaux ? »

La voiture heurte un caillou, qui ricoche sous la portière. Martha ralentit :

« Je n'avais pas prévu cette sortie, c'est une idée spontanée. Avant, je venais avec mes enfants, mais là, ils sont grands. On se voit rarement. Je leur donnerai quelques pots, quand je les reverrai. Je voudrais bien une fois retourner là-haut avec eux et leurs familles. On y allait ensemble, à l'époque. »

La route est moins sinueuse, maintenant ; Martha accélère de nouveau. Elle connaît la route.

La marcheuse dit calmement :

« Moi, la confiture, je n'aime pas. Ça sent fort, ça colle, cela vous engloutit. »

Elle frissonne, se cale davantage dans son siège.

Martha regarde sa voisine, d'un regard rapide, de côté :

« Mais vous mettez quoi sur votre pain ? »

La marcheuse ne répond pas. Elle pince les lèvres, inspire bruyamment. En tout cas rien qui ne rappelle ces petits déjeuners; l'odeur du café bon marché, le vieux pain; les échanges sur des sujets banals et répétitifs, des projets de sorties, de projets de vacances jamais réalisés. Les confitures préparées par sa belle-mère. Elles n'étaient pas mauvaises mais trop sucrées – oui c'est ça : trop sucrées, pas assez de fruits ! Elle ne pourra jamais regretter sa décision. D'ailleurs, il lui suffirait alors de passer en revue d'autres aspects : par exemple toutes les consignes qu'elle était censée suivre. Prenons ces confitures : il ne fallait surtout pas jeter les pots vides – il fallait les rendre pour échapper aux éternelles discussions concernant le respect des choses, le gaspillage. Et tout le reste. Pour lui, il n'y avait qu'une manière de faire, la sienne. Non, tout cela est terminé, maintenant, et tant mieux. Elle peut faire ce qu'elle veut : jeter les verres à la poubelle, marcher toute seule en montagne, courir des risques. Qu'est-ce qu'elle roule vite, cette femme, par contre !

La voiture traverse une clairière, maintenant. De hautes fougères, quelques rochers. Toujours ces insectes volants partout. Il y aura de l'orage encore, ce soir.

« Mais qu'est-ce que vous mettez sur le pain, alors, le matin ? »

« Je ne mange pas de pain, le matin ».

Oui, se dit la marcheuse ; c'est bien ça. Plus de pain, plus de confiture, plus de regrets pour ces repas. Au début de leur relation, les petits déjeuners étaient plaisants. C'était après, que cela se gâtait, et à chaque fois, systématiquement ! Il critiquait plus ou moins tout ce qu'elle faisait. Non, elle avait bien fait ; et maintenant cette marche qu'ils avaient tellement projeté de faire ensemble, et qu'elle fait toute seule. Encore deux jours, et elle

sera arrivée à la fin de la marche, malgré le mauvais temps et tout. Si elle arrivait à aller jusqu'au bout, ce sera la preuve qu'elle pouvait réaliser des projets toute seule, sans aide – ce qu'il avait toujours mise en question avec ses remarques défaitistes.

Martha jette un coup d'œil à la marcheuse :

« Oh alors moi, c'est ce qui me fait me lever le matin : des bonnes tartines avec du beurre, de la confiture faite maison. Et mes enfants aussi, ils adorent ça ! »

« Vous les voyez souvent, vos enfants ? »

« Pas trop. Ils sont occupés, vous savez. Et mon mari.. »

De nouveau en pleine forêt, Martha allume les phares. Il commence à faire plus sombre. Peut-être, si elle leur annonce la confiture, peut-être qu'ils viendraient un peu plus vite ? Peut-être même qu'ils auraient envie de retourner dans la forêt ? Ils doivent s'en souvenir, de ces journées dans la forêt. Après, elle pourrait les inviter à manger une petite glace à l'auberge, dans le jardin. Les enfants adoreraient. Si elle organise ça avant la sortie de l'hôpital, ce serait plus simple, sans doute. Non que son mari n'aimait pas ses enfants et petits-enfants, mais de là à leur payer un goûter. Avec l'âge, les choses empirent.

Lui ne voyait que le profit. Faire des confitures parce que cela coûte moins cher que d'en acheter. Faire des randonnées parce que cela ne coûte rien. Cela ne lui a pas servi à grand-chose, cette idée d'économie. D'après les médecins, il devra vraiment veiller à sa santé, dès sa sortie d'hôpital. Pourtant, il en prenait déjà beaucoup, des médicaments – il y avait la pilule rouge le matin, pour le cholestérol, avec les vitamines, ensuite le cachet vert au déjeuner pour la tension, les gouttes pour faciliter la digestion. Avec ça, il devrait faire un peu de sport, mais bon, elle n'insistait plus depuis longtemps. Tiens, là-bas, justement, c'est le début du parcours vita. Elles vont arriver dans le village – déjà, il y a des promeneurs avec leurs chiens. La route est goudronnée, à présent.

La voiture passe entre les premières maisons, les petits jardins aux haies de noisetiers. A droite et à gauche, des enfants jouent au ballon ou se courent après. Martha lève le pied de la pédale.

La marcheuse a les yeux mi-clos. Elle ne parle pas beaucoup, celle-là. C'était pire que son mari. Lui aussi, c'était un taiseux. Une belle femme, sans doute. Mais beaucoup de rides, elle n'a pas encore souri une seule fois depuis qu'elle est dans la voiture. Pourquoi elle part toute seule ? Elle ne pourrait pas – Bernard ne s'en sortirait pas. Les enfants ? Ils comprendraient peut-être. Bon, là, elle devait tourner pour aller à cet hôtel, maintenant. Pourvu qu'ils aient encore une chambre de libre.

« Pourvu qu'ils aient encore une chambre pour vous, à l'hôtel. Il est là-bas, on voit déjà les sapins devant l'entrée du chemin. »

Elle ralentit encore un peu. La marcheuse ouvre son sac, en sort un mouchoir, s'essuie les mains et le range dans son sac. Elle

ferme sa veste. La voiture avance, Martha tourne à droite et entre dans le chemin qui mène à l'hôtel. Elle se gare dans la première place qui est vide.

« J'attends ici, si vous voulez. Comme ça, s'il n'y a pas de chambre de libre, je peux vous pousser à l'autre hôtel »

« Oh, ce n'est pas la peine, ils m'indiqueront le chemin ».

La marcheuse ouvre sa portière, glisse les jambes à l'extérieur et se lève lentement. Puis elle saisit son sac, le pose à ses pieds.

« Je vous remercie, c'était vraiment sympa de votre part de m'avoir proposé de me descendre en voiture. »

Elle prend son sac, se tourne et part. Ses grosses chaussures de marche laissent des traces dans la terre déjà de nouveau humide, avec le brouillard qui tombe.

Martha la regarde partir. Elle attend un peu avant de remettre le moteur en marche. Elle voit la marcheuse entrer dans l'hôtel. Elle se dirige vers la réception et parle avec quelqu'un que Martha n'arrive pas à reconnaître. Après quelques minutes, la marcheuse se tourne, puis elle se dirige vers l'escalier de l'hôtel, et disparaît de son champ de vision.

Les chambres sont très soignées, dans cet hôtel, et les repas bien cuisinés. Le personnel est prévenant. Martha s'imagine un petit instant à la place de la marcheuse. Une douche ou un bain pour commencer, puis un petit verre au bar. Elle étudierait la carte pour trouver des plats compliqués à préparer mais bons. Des plats qu'elle ne fait pas, à la maison. Après, elle se coucherait avec un bon livre, ou alors elle discuterait avec d'autres clients de l'hôtel.

Martha actionne le démarreur, recule, et sort la voiture du parking. Elle hésite un peu pour la direction à prendre : à gauche, c'est la direction de Poitiers, à droite, c'est écrit « hôpital ». Puis elle tourne à droite. Elle a une cousine qui habite à Poitiers. Cela fait quelque temps qu'elle ne l'a pas vue. Non, elle a promis d'aller à l'hôpital. Mais s'il est de nouveau maussade, elle ne restera pas !

Deux jours plus tard, Martha prend le train pour Poitiers. Elle arrive au pas de course à la gare – le train est déjà là, les portes sont ouvertes encore. Martha court, monte les marches raides, parcourt le premier compartiment. Tous les sièges sont occupés, elle continue. Deux, non trois compartiments sans la moindre place.

« Je vais pas devoir rester debout durant une heure, tout de même ? »

Les confitures pèsent lourd dans son sac. Ah, là-bas, une place est libre. Elle se faufile entre les jambes des autres passagers. Soigneusement, elle glisse son sac sous le siège, puis elle s'installe, ouvre son livre et se plonge dedans. C'est un roman policier. Il paraît que ce n'est pas une lecture pour une femme, son mari n'aime pas cette habitude.

Enfin, elle part trois jours là, peu importe ce qu'il pense de ses lectures. Jamais en quarante ans elle n'a fait ça, mais finalement. Elle a tout simplement besoin d'une pause. Jamais elle ne fait quoi que ce soit toute seule, ou pour elle-même. Ce matin elle s'est tout à coup décidée à prendre des vacances. Elle est passée à la banque, puis a préparé une petite valise. Les confitures n'ont pas suffi à faire venir ses enfants. Sa cousine y goûtera. Et son mari ? Pour une fois elle a décidé de ne pas s'occuper de lui. D'ailleurs, il ne sait pas où elle est. En tout cas, pas à son chevet ! Le train démarre, le paysage défile.

Martha cherche le passage où elle s'est arrêtée, tout à l'heure. Après avoir parcouru quelques pages, elle lève la tête et regarde les gens autour d'elle. C'est drôle. Enfin, oui - cette femme qui est montée à Mansle, qui s'est installée dans le compartiment à côté, elle l'a déjà vue quelque part - elle lui rappelle .. mais oui, elle a les mêmes cheveux, les mêmes habits, ce sac à dos vert fluo. Martha pose son regard sur la femme. Elle a un air fermé, absent. Les cheveux ternes, plats. Les traits tirés, les mains jointes, sur les genoux. L'air fatiguée, malgré le bronzage. La marcheuse. Ah, maintenant, elle pose son regard sur Martha. Un regard vide, rien. Elle ne la reconnaît pas. Est-ce possible ?

Elle est bien arrivée à Mansle alors. Pourtant elle n'a pas l'air bien. Mais quelle vie aussi : courir toute seule dans les montagnes, ne rien manger le matin, pas de famille. Martha frissonne et retourne à son livre.

Demain, elle passera un coup de fil à son mari. Depuis Poitiers. Et peut-être qu'elle pourrait s'inviter chez ses enfants au lieu d'attendre qu'ils viennent à la maison ?

Huîtres closes

Nathan Dupertuis

L'imposante horloge à balancier du manoir égrenait les secondes, accomplissant sans répit son harassante besogne. À l'intérieur du boîtier ouvragé, un ressort se détendit, libéra un engrenage. Le mouvement se transmet rapidement dans le mécanisme, de proche en proche, suivant de savantes complications, jusqu'à la moins imposante des deux aiguilles. Elle s'ébranla et entama une laborieuse rotation dans le sens horaire. Lorsqu'elle se fut déplacée de trente degrés, elle se bloqua net. Vingt-deux heures sonnèrent dans la salle de réception.

–Elle m'insupporte vraiment! Quelle hypocrite! s'exclama une femme en longue robe rouge à paillettes, un verre à la main.

–Ma chère Mrs. Peacock! Il faut quand même lui concéder une certaine habileté dans le domaine bancaire... lui répondit un homme grisonnant en uniforme de taille moyenne, bien bâti et imposant.

–Ah! Son poste au conseil d'administration de la Royal Bank of Scotland? Vous m'en direz tant, colonel!

Elle ricana. Se pencha plus en avant vers lui.

–J'ai entendu dire que Miss Scarlett avait trempé dans des affaires de malversation financière. Oh, personne n'est au courant, ou seulement les bonnes personnes. Pour ma part, je préfère me tenir à l'écart de tout ça.

–Voyez-vous cela? Persifla l'homme.

–Il semblerait que Black l'ait su. Elle lui aurait proposé d'en faire partie... c'était... attendez... avant l'éclatement de la bulle Internet, je crois. Le genre d'offre qui ne se décline pas. Il aurait refusé net, mais aurait renoncé à la dénoncer. Trop honnête et trop loyal pour ça.

–Loyal... jusqu'au moment où il décidera du contraire!

–Vous divaguez! Nous savons tous que Black, le sauveur de la veuve, de l'orphelin, et j'en passe, ne ferait pas de mal à une mouche!

–Voyons ma chère! Vous n'allez pas me faire croire que vous connaissez notre hôte mieux que moi! éructa-t-il.

Son interlocutrice leva son verre à cocktail et but une gorgée de gin.

–Colonel! Nous avons tous été à Cambridge, dans la même promotion. Il est normal que nous nous connaissions.

Le liquide clair brillait à la lumière chaude qui tombait du plafond. Le colonel agita la pipe qu'il avait à la main. Elle avait des tournures de phrases qui l'horripilaient, en plus de le contredire.

–Lui et moi, nous étions aux Malouines. Ne l'oubliez pas, Mrs. Peacock! Et je peux vous affirmer que charcuter de l'Argentin ensemble permet d'approfondir une relation amicale!

La moustache du colonel frémit. Cela allait-il suffire? Sa bouche se tordit dans une moue partagée entre dégoût et dédain.

–Vous attachez beaucoup trop d'importance à ses actes de bravoure, mon cher! Tout cela s'est passé il y a fort longtemps. Et nous changeons tous. Vous n'avez pas le monopole du coeur, ni de la connaissance de l'homme. Vous devriez le savoir mieux que quiconque.

Elle se détourna vivement en faisant claquer ses immenses talons, avec un sourire magnifique qui étincelait hypocritement sur son visage. Lorsqu'elle se fut approchée de l'autre groupe dans la pièce, le colonel regarda sa montre. Black n'était pas revenu, mais il avait laissé des ordres à la domestique avant de partir régler une affaire urgente dans son bureau, dans l'aile Est. Ils allaient donc pouvoir manger à une heure décente, même s'il n'était pas de retour d'ici là. Il essayait tant bien que mal de trouver un intérêt quelconque à cette réunion d'anciens de Cambridge. Ils n'étaient que sept, par ailleurs, en comptant leur hôte. Les autres avaient dû renoncer à cause de l'isolement du manoir de Mr. Black. Le colonel tourna le dos aux cinq personnes dans la pièce et regarda par la grande porte-fenêtre. Il tenta d'apercevoir la route au loin, malgré les bourrasques de neige qui tourbillonnaient au-dehors. La tempête allait les couper du monde encore deux jours au moins: une nuit d'intempéries, puis le temps que la route soit dégagée et les communications rétablies. Du temps perdu. Il soupira. Son reflet sur le verre poli révélait des cernes profonds sous ses yeux.

○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○

Les cils méticuleusement encroûtés de mascara "prune des glaciers" papillonnèrent trois fois autour des yeux bruns qu'ils encadraient dans le miroir. Elle avait consciencieusement construit son maquillage, étalant les huit couches de fond de teint sur ses joues pour masquer les rides et la peau jaunie par la consommation assidue de tabac. Elle observa avec contentement son rouge à lèvres, plutôt discret, qui relevait intelligemment la présence de sa bouche afin que l'on remarque la déchirure horizontale de ses lèvres fines et pincées au travers de son visage chevalin. Evidemment, elle ne pouvait plus se permettre de sourire

sous peine de faire tomber, ou plutôt craqueler son masque, mais c'était un prix à payer sans aucune comparaison possible avec le plaisir de rester présentable et ne pas être mise au ban par ses concurrentes.

–Vous êtes d'accord avec nous, Mrs. White? La vie de couple est un chemin semé d'embûches, mais qui vaut la peine d'y consacrer son existence?

Elle tressaillit imperceptiblement, et tourna la tête en dissimulant sa surprise avec la grâce d'un Pinocchio transformé en hippopotame diabétique par la fée bleue. Le révérend la sondait du regard. Il lui semblait que ses yeux la brûlaient, lui plantaient un poignard dans la poitrine, pour mieux y fouailler ensuite. Quel hypocrite! Et tout ça prononcé avec une sincérité et une innocence des plus touchantes pour un homme qui, bien entendu, avait été parfaitement chaste depuis son ordination.

–Tout à fait! Je n'aurai pas su mieux dire! Comment pouvez-vous exprimer les choses aussi bien, alors que vous-même vous n'avez jamais été enchaîné sur l'autel du mariage?

Voilà qui était fait! Les yeux du révérend semblaient animés d'une flamme sombre, dangereuse, mais surtout dévorante, comme un avertissement. Il n'eut pas le temps de répondre que le professeur Plum s'exclama:

–Tenez! Voilà notre chère Mrs. Peacock! Tout va pour le mieux?

–Plus ou moins... Notre colonel ressasse de vieux souvenirs sur la guerre des Malouines. Il prétend connaître Black mieux que quiconque!

–Ils ont bien fait leur service là-bas tous les deux? S'interrogea Miss Scarlett en triturant une de ses boucles de cheveux. Ils étaient proches à ce qu'il me semble...

–Tout à fait, répondit le révérend. Le colonel était simple sergent à l'époque, et Black commandait sa troupe d'intervention. Ils ont vécu de ces atrocités... Notre hôte a dû sacrifier sciemment son bataillon lors d'une contre-attaque des Argentins pour permettre l'évacuation. Ils n'ont été que trois à en revenir, dont le colonel et Black. Le troisième est mort de ses blessures au bout de quelques semaines, à ce qu'on m'a dit.

–Black ne se l'est jamais pardonné, minauda Mrs. Peacock dans sa robe rouge, avec une moue horrifiée qui cachait mal sa fascination.

Mrs. White se retint à grand-peine de grimacer devant ce spectacle affligeant. Ne pas commettre d'impair. Surtout s'il menace la cohésion du maquillage! Elle lança alors, pour montrer qu'elle aussi, elle en savait plus que les autres:

–Le colonel non plus. Et la mort de l'autre rescapé l'a bouleversé, plus qu'il ne voudra jamais l'admettre. Depuis, il a toujours manifesté une certaine retenue, une sorte de gêne face à Black. Mais son masque ne laisse personne dupe.

Elle fit mine de retenir un rire sarcastique, qui lui échappa de manière incontrôlée, bien entendu. Le professeur Plum sortit son monocle qu'il plaça à son oeil gauche, sûrement pour se donner de l'importance, et répliqua:

–En tant qu'associé de Black, je peux me targuer de bien le connaître! Et je crois bien que c'est ce qu'il a vécu pendant la guerre qui l'a poussé à créer son entreprise de nano-technologies. Je crois pouvoir dire qu'ensemble, nous pouvons contribuer à effacer les dégâts causés par les conflits...

Mais bien sûr! Faire l'apologie de l'humanisme et du bien-pensant! Comme si le monde l'était réellement! Dire qu'il avait violé le code de déontologie scientifique! Il avait volé ses recherches à un autre plus de vingt ans auparavant, et il avait de la chance que Black ne soit pas au courant! Du moins, d'après ce qu'elle savait. Tiens, il y avait peut-être de quoi creuser si elle cherchait un moyen de pression...

La conversation continua alors sur les traumatismes de guerre, puis sur la barbarie des belligérants, avant de suivre inévitablement la loi de Godwin en faisant référence aux atrocités commises par les nazis. Mrs. White, lassée par la conversation de café du commerce qui avait cours, tendit la main pour attraper un sot-l'y-laisse de caille pané et parfumé au gingembre sur le reposoir à côté d'elle. Elle mâcha la viande légère avec soin et mordilla le petit os. L'heure avançait. Heureusement, la domestique venait d'apporter les plats d'huîtres, et s'était éclipsée aussitôt. Un concert de grognements plus ou moins dissimulés retentit dans le groupe de convives. Elle sentait justement la faim poindre dans son estomac.

○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○

Les estomacs creux se rapprochèrent aussitôt des mollusques, en masquant leur empressement avec plus ou moins de réussite. Pour sa part, le révérend était plus qu'affamé. Les amuse-gueules lilliputiens qui leur avaient été servis n'auraient pas sustenté un nain de jardin, de toute évidence! Toutefois, il cherchait à maintenir du mieux qu'il pouvait sa réputation d'homme d'Eglise insensible au péché de gourmandise. C'est pourquoi il s'arrêta avec une certaine gêne au dessus du plat, le couteau à la main, le toast à demi-enfourné dans la bouche, lorsque le colonel s'écria:

–Mes très chers amis! Voici l'instant crucial du séjour! La seule, l'unique raison valable de notre présence ici!

Des rires faussement gênés retentirent. Le révérend se tourna vers les autres et dissimula la tranche entamée en croisant les bras derrière son dos.

–L’huître est le symbole même du raffinement gastronomique. Un monde de saveurs, que dis-je, un univers d’arômes subtils en parfaite harmonie...

Le révérend leva les yeux au ciel. Pourquoi fallait-il qu’il fasse un discours sur les huîtres, ce soir-là précisément?

--... une ode à la splendeur lacustre...

Ils allaient y passer la nuit, assurément. Il fit dériver son regard sur chacun d’entre eux. Et s’arrêta sur Mrs. Peacock dans sa robe à paillettes rouge. Le coin gauche de ses lèvres se souleva en même temps que son sourcil droit, dans une moue ironique.

–... parangon de finesse...

Elle le vit, et détourna aussitôt le regard. Elle cachait bien son jeu, pour une femme qui était la cause du lourd handicap à vie de son propre frère, un ami d’enfance de Black.

–... humanité de l’Unesco...

Et dire qu’elle l’avait fait de sang-froid pour hériter de l’entreprise paternelle! Heureusement qu’il pouvait, en qualité d’homme d’Eglise, soulager dans l’ombre du confessionnal ces pauvres âmes de leurs plus sombres secrets, avec patience et commisération... Il pouvait alors se délecter du pouvoir qu’il détenait sur...

–Révérend, nous feriez-vous l’honneur... ?

Il tourna la tête vers le colonel, et vit qu’on lui tendait un mollusque ouvert, presque frétilant. Ce n’était pas trop tôt! Il tendit la main pour s’en saisir, lorsqu’un hurlement strident lui vrilla les tympans jusqu’à l’hypothalamus. Il vacilla et manqua la malheureuse huître, qui s’écrasa sur la moquette. Un dernier regard navré sur la pauvre bête, puis il chercha la source de cet attentat à son estomac. Une forme vaguement humaine qui ressemblait à s’y méprendre à la domestique Miss Peach, les pleurnichements pathétiques en plus, surgit dans la pièce. Elle avait le visage ravagé par les larmes qui creusaient de larges sillons sur ses joues rondes, pour détremper la moquette anthracite à la fin de leur course. Sa voix tremblante troua le silence de mort qui s’était abattu sur eux:

–Mr. Black a été tué!

○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○

Mrs. Peacock faisait les cent pas dans la salle à manger, lacérant la moquette à chaque passage de ses talons aiguille. Les autres étaient assis autour de la table, où le couvert fièrement dressé n’allait vraisemblablement pas remplir son office. Ils n’avaient plus faim.

–Pourriez-vous cesser de vous agiter inutilement! raila le Professeur Plum. Nous devons réfléchir posément à tout cela.

-Je voudrais bien vous y voir! rétorqua-t-elle. Avec un macchabée à quelques pièces d'ici! Il n'est même pas couvert!

-Les preuves, ma chère, il ne faut pas les détruire!

C'était le révérend qui avait parlé. Ce grand échelas lui faisait froid dans le dos.

-Eh bien, je crois que pour les preuves, nous avons le temps d'attendre! Cette tempête a coupé les lignes de téléphone, nous sommes complètement isolés! Alors excusez-moi d'être chamboulée par la situation, moi, mais je crois que ma peine est justifiée!

-Mais vous savez que nous partageons tous votre peine, minauda Mrs White en battant des paupières.

-Reste à savoir qui a fait cela, contre-attaqua Miss Scarlett en replaçant sa pince à cheveux sur son chignon. La personne qui s'est introduite dans le manoir pour tuer notre hôte a du braver la tempête pour repartir d'ici, ce qui n'est pas une mince affaire.

Le professeur Plum la coupa:

-À mon avis, le blizzard dehors rend toute échappatoire impossible. L'assassin doit être encore dans les parages.

Mrs Peacock s'arrêta net, comme interloquée. Elle vitupéra:

-Mais bien sûr! La domestique! C'est elle la coupable! Elle s'est absentée à plusieurs reprises lors du repas, elle avait tout loisir d'opérer! D'ailleurs, où s'est-elle enfuie?

-Si je puis me permettre, il me semble que vous allez un peu vite en besogne...

La sentence était tombée, glaciale, comme le couperet acéré de la guillotine sur la nuque d'un forçat condamné à la peine capitale. Le colonel, sorti de son mutisme, continua entre deux tirées sur sa bouffarde, un air des plus sombres sur son visage:

-Je me suis permis de la renvoyer aux cuisines. Elle n'a aucun intérêt dans cette affaire. Regardez-la, elle est incapable de faire du mal à une mouche. Et à quoi bon assassiner Mr. Black alors qu'elle l'a servi tant d'années et qu'elle lui doit tant? Non...

Le vétéran souffla un rond de fumée et sembla savourer un court instant les arômes complexes de sa drogue végétale, avec une suffisance insupportable. Il dirigea son regard sur Mrs. Peacock. Puis il asséna:

-Je suis certain que le meurtrier est parmi nous, dans cette pièce. Un silence de mort s'abattit sur la petite assemblée, seulement troublé par le balancement régulier de l'horloge.

-COMMENT OSEZ-VOUS? hurla Mrs. Peacock, horrifiée.

-Je ne vous vise pas personnellement, voyons. Qui peut savoir ce qui se cache dans les recoins les plus sombres de l'âme humaine?

Son regard dériva sur chacun d'entre eux, lentement, comme un jugement fatidique.

-Il suffit! J'ai entendu assez de sottises aujourd'hui! rétorqua sèchement Mrs White.

Elle fit volte-face et quitta la pièce comme une furie.

Les yeux du révérend mitraillèrent sur place le colonel.

-Que cherchez-vous exactement, colonel? cracha-t-il avec fiel.

Il se détourna et sortit à son tour. Les autres se regardèrent, gênés. La suspicion se répandait dans la pièce, tel un miasme fétide et insidieux, un accès de fièvre glacée. Le colonel continuait à tirer sur sa vénérable pipe, en crucifiant du regard chacun de ceux qui restaient. Mrs. Peacock se sentit affreusement mal-à-l'aise lorsqu'il la sonda.

-Je... C'est... Excusez-moi!

Elle sortit précipitamment dans le couloir. Le martèlement saccadé de ses talons résonna sur le marbre. Pourquoi avait-il fallu qu'elle réagisse ainsi? C'était vraiment la dernière chose à faire! Elle avisa la porte des sanitaires à sa gauche. Elle poussa sèchement la porte de son avant-bras, pénétra dans la pièce froide, referma le battant et s'adossa aussitôt contre. Elle inspira un grand coup, puis relaxa son diaphragme dans un soupir tonitruant. Elle attendit quelques secondes. Un miroir reposait sur une console, derrière une vasque et une cruche de porcelaine. Elle s'approcha en fouillant dans son minuscule sac à main. Après moult contorsions, elle parvint extraire son nécessaire à maquillage des vingt centimètres carrés de cuir, non sans avoir auparavant sorti et posé sur la console sa brosse à cheveux, son carnet d'adresses, un miroir de poche en étain ouvragé, une lime à ongles, ainsi que des pastilles d'Eschsoltzia. Elle l'ouvrit enfin, sortit le mascara, le fond de teint, le rouge à lèvres, et se pencha vers la glace, autant pour se refaire une beauté que pour reprendre contenance avec un rituel familial et instinctif.

Au bout de cinq minutes, suffisamment calmée, Mrs. Peacock remit ses affaires dans le sac à main, avança vers la porte. Elle appuya sur la poignée et poussa le battant. Elle mit un pied dehors et sursauta violemment lorsqu'elle aperçut le professeur Plum en face d'elle, en train de nettoyer son monocle avec un mouchoir.

-Que faites-vous là?

-J'attends que la place soit libre, évidemment! rétorqua-il, appuyé contre la paroi, bras croisés.

Mais pour qui se prenait-il? Quel goujat!

-Allez-y donc, et prenez votre temps! lança-t-elle avec hargne.

Elle lui tourna le dos et repartit vers la salle à manger en maugréant.

Une fois devant la pièce, elle tourna la luxueuse poignée et entra.

○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○

En sortant, le professeur Plum lâcha la poignée des toilettes en laiton ouvragé. Le verrou se ferma avec un léger déclic. Il entendit

alors une vague rumeur plus loin dans le couloir, à l'opposé de la salle à manger. Silencieusement, il se dirigea dans cette direction. C'était comme un bruit de dispute. La double porte qui menait à un boudoir avait été mal fermée. Il s'approcha et jeta un coup d'oeil discret à travers l'entrebâillement. Il n'aperçut personne. En revanche, il reconnut la voix aigüe de Mrs White:

-Voyons, Winston! Même si je vous dis que je ne l'ai pas tué, je sais très bien que vous ne me croirez pas! Et je vous avertis que c'est réciproque!

-Black était au courant pour nous deux.

Ah, il devait s'agir du révérend Green.

-Je ne le sais que trop bien. Je ne dirai pas que vous êtes le seul qui ait pu le tuer, mais vous en êtes parfaitement capable, et vous auriez tellement de raisons de le faire!

La voix sulfureuse du révérend baissa d'un ton, caressante, presque enjôleuse:

-Qu'est-ce qui vous fait dire ça, ma chère Serendipity? Je me le demande... Mon côté... manipulateur?

-Je...

Un bref froissement de tissu. Le professeur Plum retint son souffle.

-Non... Arrêtez! C'est hors de question! protesta Mrs. White, haletante.

-Bien... Que faisons nous alors? répondit le révérend, la voix tout d'un coup plus froide et sévère.

-Je... propose d'attendre. Nous verrons bien comment les autres avancent leur pions, et nous aviserons. Aucun ne doit savoir. Mais je vous tiens à l'œil...

Le professeur en avait assez entendu... Il repartit rapidement vers la salle à manger, avec un grand sourire. Froid et calculateur.

Il croisa Mrs. Peacock qui en ressortait.

-Oh, professeur! J'ai oublié quelque chose aux toilettes.

-Vous voulez parler de ceci?

Il sortit de la poche gauche de son pantalon un tube cylindrique.

-Mon mascara!

Elle le lui arracha des mains. Et le glissa dans son minuscule sac à main prêt à exploser. Elle le regarda à nouveau, suspicieuse.

-Je n'ai plus faim. Miss Scarlett est partie je ne sais où. Je vais finir la soirée dans le fumoir, annonça-t-elle.

-Je me joins à vous. Je n'ai pas particulièrement envie de rester seul avec le Colonel.

Elle parut désappointée. Ils se dirigèrent alors de concert vers le fumoir en question, à l'opposé des toilettes, accompagnés par le rythme martelé des immenses talons aiguilles de Mrs. Peacock, qui heurtaient violemment les carreaux de marbre du couloir.

○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○

Le fracas de la plonge se répercuta sur les carreaux immaculés qui recouvraient les murs de la cuisine. Miss Peach lavait dans l'eau savonneuse les assiettes en argent, encore grasses de panure au gingembre. Ses mains rougissaient sous la brûlure de l'eau. Elle frottait encore et encore. Jusqu'à ce que sa peau soit récurée jusqu'au sang. Les assiettes se noyaient progressivement dans l'océan de larmes qui submergeait ses yeux, et ses larmes se noyaient au fur et à mesure dans l'eau trouble de l'évier. Elle garda celle qu'elle avait dans sa main gauche. Renifla. S'essuya les yeux sur la manche sale de son poignet droit. Pitoyable.

-Vous l'aimiez beaucoup, n'est-ce pas?

Elle sursauta, lâchant la vaisselle qui retomba avec force fracas et gerbes d'eau au fond de l'évier. Elle se retourna vivement et mit sa main sur son cœur.

-Oh! Miss Scarlett! Vous m'avez fait peur!

Miss Scarlett, heureuse d'avoir produit son effet, continua sur la lancée. Elle saisit une mèche échappée de son chignon, et entreprit de la replacer tout en répondant:

-Ce n'était pas mon intention... Je passais par là, et comme j'ai entendu des pleurnichements maladifs, je suis venue voir qui... enfin, ce qui se passait.

-Je suis confuse, je ne...

-Dites moi, j'ai aperçu une photographie dans le couloir. Il s'agit du colonel et de Mr. Black, n'est-ce pas?

Tirer sur la corde sensible, c'était toujours efficace.

-Je... oui, je crois qu'elle a été prise aux Malouines en mille neuf cent quatre-vingt-deux. Mr. Black en parlait souvent. Je crois qu'il regrettait que cette mission ait altéré son amitié avec le colonel.

-Je vois...

Miss Peach avait mordu à l'hameçon, de toute évidence!

-Il disait qu'il s'en voulait beaucoup pour ce qui s'était passé. Vous voyez, il avait dû sacrifier ses hommes pour sauver les autres compagnies. Ah, quel homme admirable!

Elle recommença à sangloter de plus belle. Tellement prévisible!

-Peut-être voulez-vous un mouchoir? ironisa Miss Scarlett.

Elle en avait justement terminé avec sa mèche rebelle.

-Je... Oui, volontiers, renifla Miss Peach.

-Oh! C'est dommage, je n'en ai pas sur moi. J'en parlerai au révérend, il pourra peut-être vous en amener. En attendant, continuez votre travail, ma chère! Je ne veux surtout pas vous déranger.

Miss Scarlett s'en retourna par la porte de la cuisine, pour rejoindre le fumoir. Elle y serait tranquille, certainement. Un frémissement mesquin soulevait le coin de ses lèvres. Elle laissa finalement échapper un ricanement dédaigneux en repensant à la mine déconfite de la domestique. Et oui, parfois, il fallait savoir

jouer. Pas étonnant que Miss Peach soit restée simple bonne! Faire les bons sacrifices au bon moment. C'était la clé. Miss Scarlett jeta un dernier regard sur la photographie fanée accrochée au mur. Les deux hommes faisaient face au photographe, se tenant par les épaules, en treillis militaire. Black avait retiré son casque qui gisait sur le côté. Les deux riaient, dans un moment d'insouciance.

Black portait bien son casque, ce jour-là. Le contraire eût été suicidaire. Ils étaient dans une sale situation, à vrai dire. Mitraillés et bombardés par les Argentins, sans interruption.

–Nous devons partir, ou nous allons tous y passer! hurla Barnett, son ami de toujours, à côté de lui.

–Il faut tenir, Barnett! Ordre de Mac Gregor! répondit Black.

Une explosion proche projeta des paquets de terre carbonisée. Ils se collèrent à la paroi de leur abri.

–By Jove! Tu ne peux pas faire ça, c'est de la folie! La vie de tes hommes en dépend! C'est un meurtre pur et simple!

–Il faut protéger le rembarquement du convoi d'évacuation! Si je ne le fais pas, qui le fera? Hein! Qui? Et bien plus d'hommes mourront! C'est pourquoi je remplirai ma mission!

Black se saisit du transmetteur radio. Il appuya sur le commutateur.

–Higgins! Ici Black. Défendez le chemin à l'ouest! Pas de retraite pour notre groupe!

Il continua ainsi à vociférer ses instructions. Lorsqu'il eût fini, il reposa le boîtier et tourna la tête vers Barnett. La physionomie de son ami avait changé. Son visage s'était fermé, la mâchoire crispée. Seuls ses yeux transmettaient son ressentiment brûlant, cautérisant et acide. Une flamme sombre et implacable s'y était allumée, qui ne risquait pas de s'éteindre de sitôt.

○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○

Miss Peach débarrassa la grande table du repas à peine entamé, se mouchant encore de temps à autre. Seul le colonel se trouvait dans la pièce, il n'avait pas rejoint le fumoir où se trouvaient les autres invités. Il regardait par la fenêtre. La tempête avait cessé, mais il semblait qu'une couche de neige d'au moins un mètre immobilisait toute la contrée. Il gardait les yeux fixés sur la chaîne de montagnes acérées au loin, qui se détachait peu à peu sur le ciel de plus en plus pâle. Il s'agissait de cette heure glaciale qui précède l'aube, où toutes choses s'éclairent progressivement.

–Quelle tristesse! Ce pauvre Mr. Black! Je ne comprends pas ce qui a pu se passer...

Elle renifla, continua de débarrasser et ajouta:

–Je crois que plus personne n'a envie de manger maintenant...

Miss Peach se sentait plus en confiance avec le colonel qu'avec les autres invités. C'était un vieil ami de Mr Black. Heureusement qu'elle avait pu compter sur lui les heures précédentes, il avait presque réussi à la reconforter... Elle chercha à atteindre le pot de l'autre côté de la table en chêne massif pour le ranger sur son chariot, sans succès.

–Auriez-vous l'amabilité de me passer la moutarde, colonel? Je n'arrive pas à l'atteindre...

–Bien sûr!

Il poussa la saucière en argent, suffisamment pour qu'elle soit à portée de la domestique.

–Merci beaucoup!

Elle s'en saisit et la posa sur son chariot de cuisine. Elle regarda à nouveau le colonel: il décalait légèrement l'un des deux chandeliers sur la console contre le mur pour le replacer.

–Quel dommage que personne n'ait eu le courage de s'attaquer à ces huîtres! Ce cher capitaine Black aurait a-do-ré.

Il avait même sorti son propre mouchoir pour faire briller l'argent massif du candélabre. Un mouchoir tâché de rouge.

–... Vous voudrez bien m'en ouvrir une? Ça serait du gâchis de les jeter. Et puis, les huis clos, ça me creuse furieusement l'estomac!

L'horloge au mur tinta sept coups clairs et légers. L'aube venait.

○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○

Le garçon, fébrile, lance son dé, puis déplace son pion. Le regard enflammé par un mélange de triomphe et d'expectative, il s'écrie:

–Je pense que le colonel Moutarde a tué M. Lenoir dans la salle de billard avec le chandelier!

Il vérifie son résultat dans l'enveloppe au centre du plateau de jeu. Hurlement de bonheur. Danse de la joie autour d'un totem fictif. Sa soeur laisse échapper un soupir désabusé.

–J'en étais sûre: je ne peux pas ne pas gagner au Cluedo...

FIN DE LA PARTIE

Atelier animé par Sylvie Poza : sp@alchimieduverbe.ch
www.alchimieduverbe.ch

Coordonnées des auteurs :

Michaël Claude : mickybrain@hotmail.com

james@dettwiler.name

nathan.dupertuis@epfl.ch

ruth.samin@hepl.ch

florence.quinche@hepl.ch

Mise en page des textes, corrections : F.Quinche

